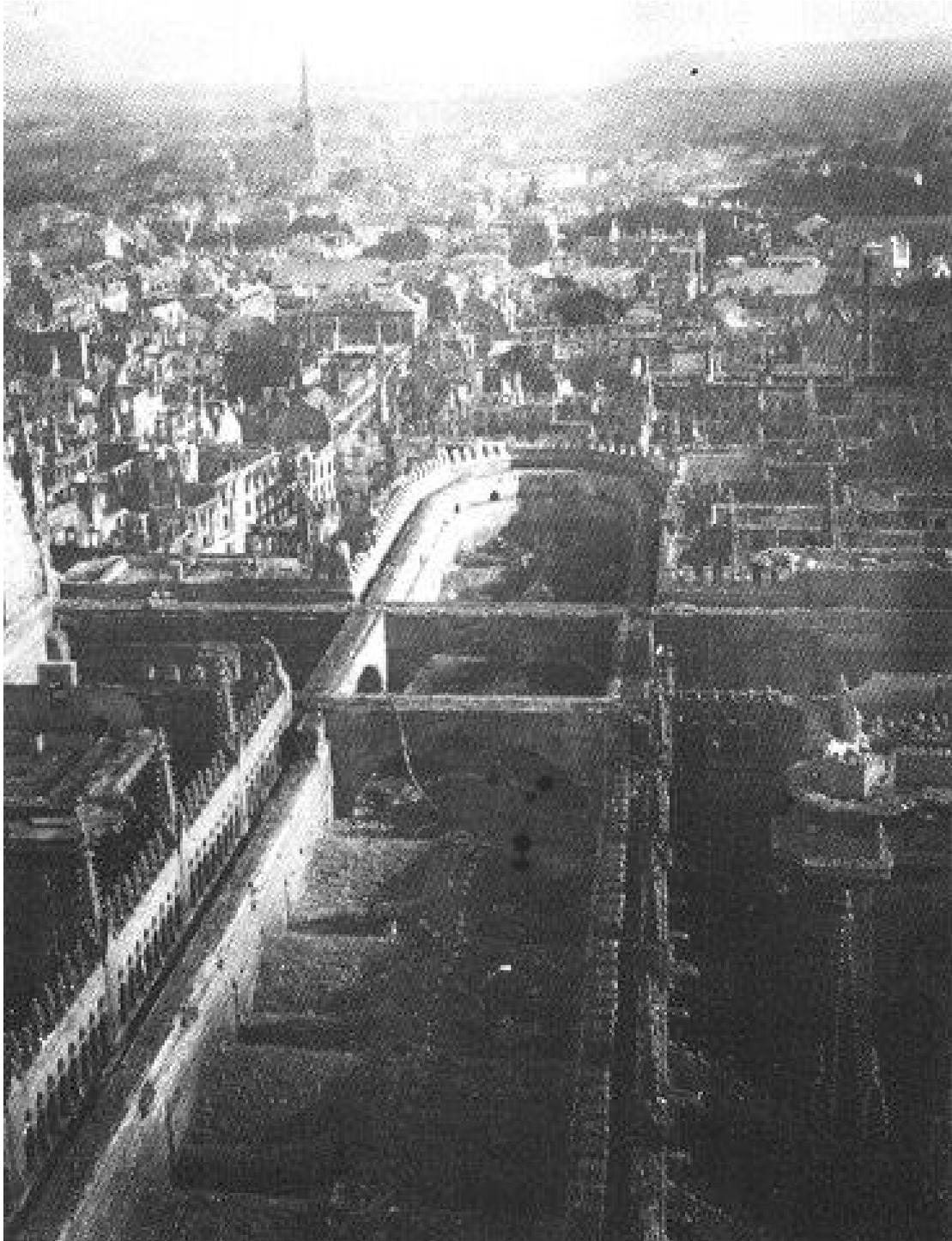


Pol Dodu

«L'Ange au soupir»



1.

Reims, Reims ! Je retourne à Reims, et j'en suis le premier surpris.

Le train vient de sortir d'un long tunnel et traverse la gare de Rilly-la-Montagne. On vient de passer sous la "montagne de Reims", entre Germaine et Rilly, au cœur du parc naturel régional à qui elle donne son nom. J'ai toujours trouvé assez ironique que le seul parc naturel de France à avoir le mot montagne dans son nom ne soit ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées ou le Jura, mais en Champagne, avec un sommet qui culmine au Mont Sinai à... 286 m d'altitude !

Avant d'arriver en gare de Reims, il ne reste qu'à traverser la cuvette qui nous sépare de la ville et la zone commerciale boursouflée de Cormontreuil. Je replie l'article du « Figaro » écrit par un de mes collègues qui me vaut ce retour dans la capitale champenoise. Il a fait très fort l'animal ! Quand on le lit, la commande est transparente : lancer un appel pour qu'un ténor de la droite se porte volontaire pour être parachuté à Reims et succéder à Armand Falot à la mairie. Il s'agit d'éviter que la ville passe à gauche, Falot ayant annoncé son intention de ne pas se représenter.

Mais ce con n'y est pas allé avec le dos de la cuillère, et le pire c'est que son texte a passé tous les "filtres" jusqu'à la rédaction en chef et a paru en pleine page avec une accroche en une ! Et l'article à peine sorti, le téléphone a sonné partout pour hurler, de la rue de Lille à la rue du Louvre, de Reims à Paris.

Il faut dire que ce n'est pas tous les jours que "Le Figaro" traite un député-maire RPR de cette façon : « attendrissant avec sa moumoute un peu ridicule », « brave petit père », « air de chien battu », « absence de talent oratoire »,... n'en jetez plus la coupe est pleine ! Et pourtant si, il en a rajouté le collègue, épluchant en détail pour la ridiculiser une liste de subventions aux associations votées en conseil municipal.

Tout ça pour quoi ? Pour qu'au bout du compte la direction du journal essaie de rattraper le coup et décide d'envoyer quelqu'un pour un reportage de fond « de compensation » un peu moins au vitriol. Mais pas question évidemment d'envoyer quelqu'un sous l'étiquette "Figaro". Les gars de la municipalité ont beau être de petits pères tranquilles, ce serait le meilleur moyen de repartir enduit de goudron et de plumes.

C'est comme ça que moi, le jeune journaliste tout juste embauché après ses études au C.F.P.J., qui a fait ses études à Reims, je me suis retrouvé désigné d'office pour faire cet article de rattrapage sur Reims et sa municipalité. Comme j'aime la musique et que j'ai déjà collaboré pour quelques chroniques à divers fanzines comme « Abus Dangereux » ou « Sortez la chienne », ma « couverture » a été vite trouvée : profiter de la conférence de presse de lancement d'Octob'rock et du Reims Jazz Festival, les deux festivaux annuels de la ville, pour venir en envoyé

spécial à Reims et essayer de trouver quelque chose de positif à écrire sur la douzième ville de France, à laquelle je m'étais dépêché de tourner le dos une fois mes trois années d'études terminées. Officiellement donc, c'est « Musicoscope », le mensuel grand public de musique bien sage, qui appartient au même groupe que « Le Figaro », qui m'envoie à Reims assister à cette conférence de presse.

En attendant que le train s'arrête, debout avec mon sac entre les rangées de siège, je cherche une chanson à chanter qui parlerait de Reims ou de train, vu que c'est de circonstance. Je fais chou blanc sur Reims, mais je pense assez vite au « Rastaman train » de Raphael Green et Dr. Alimantado : « Rastaman train is coming now, choubidou bidou yeah, choubidou ». Mais je me laisse emporter et je me rends vite compte en voyant les voyageurs devant moi tourner la tête que je suis en train de chanter les « choubidou bidou » assez forts pour qu'ils les entendent... !

Je sors de la gare et je traverse les boulevards qui longent les Promenades, installées à l'emplacement des fossés des remparts médiévaux de la ville, pour me rendre à pied à l'hôtel. Ma réservation a été faite par le journal à l'Holiday Inn. J'ai beau savoir qu'il s'agit d'une chaîne internationale de franchisées, et que le patron s'appelle probablement Dupont ou Martin et n'a sûrement jamais mis les pieds aux States, ça me fait tout drôle d'apprendre qu'il y a à Reims un hôtel de ce nom, l'un des symboles des USA de mon enfance, avec le Coca, qu'on trouvait chez nous (mais pas en boîte), et les hamburgers, qu'il a fallu aller chercher à Paris ou à Londres pendant des années, mais qu'on trouve maintenant sur les parkings de toutes les grandes surfaces.

L'hôtel est situé le long du canal. C'est pas tout près, mais j'ai gardé quelques réflexes de provincial et je ne me vois pas prendre un taxi pour y aller. Et c'est pas du tout pratique en bus... Et puis, ça me permettra de reprendre contact avec la ville.

Le sac sur l'épaule - léger, je ne suis là que deux jours et il contient plus de lecture et de disques que de vêtements - j'arrive Place d'Erlon, théoriquement l'endroit le plus animé de la ville où sont concentrés les cafés, les restaurants, les cinémas, des magasins, et même depuis peu un centre commercial avec une FNAC.

La place a pas mal changé depuis quelques temps, puisqu'elle est devenue piétonne - en surface du moins, puisqu'à cette occasion le centre de la place a été transformé en un immense parking souterrain.

Dans certaines villes, on a donné la priorité aux piétons et aux transports en commun dans le centre en obligeant les voitures à se garer en périphérie du cœur de la ville. A Reims, on a essayé de marier la carpe et le lapin en ouvrant des espaces aux piétons tout en incitant les voitures à se garer et à circuler dans l'hyper-centre. Évidemment, ça

n'a pas arrangé les problèmes de circulation et la pollution en ville, le meilleur exemple étant peut-être la rue principale, la rue de Vesle, qui est piétonne, mais pas complètement : les étourdis risquent à tout moment de passer sous les roues d'un bus ou d'un taxi, tant et si bien qu'après quelques mois de fonctionnement, il avait fallu équiper les bus passant là de cloches, les transformant en vagues cousins des vaches jurassiennes. Quant à la Place d'Erlon, elle est pour les piétons pas fatigués : il n'y a pas un banc en vue !

Le look de la place a été revu, mais le siège de « L'Union », grand-quotidien-régional-d'information-issu-de-la-résistance, le seul du département surtout, et qui lui aussi appartient depuis quelques années au même groupe que « Le Figaro », a échappé aux habillages métalliques qui auraient vraiment juré avec son architecture années 20. Le café d'à côté, qui lui aussi a fait de la résistance, n'a ni démonté sa vieille terrasse en dur ni adopté le nouveau design.

Au moment où je passe devant ce café, un grand gars en sort en rollers et en marche arrière (avec des rollers on a toujours l'air plus grand), et il raccroche le sac que je porte à l'épaule en essayant de reprendre sa course. Il se retourne pour s'excuser et... mais oui !, j'aurais dû le reconnaître même de dos, avec ses longs cheveux un peu grasseyés et sa petite queue de cheval, son manteau trois-quarts en cuir, son volume... c'est Mikaël ! Il n'a pas de nom - en tout cas je ne lui en connais pas - mais tous les gens qui sortent un peu aux concerts à Reims sauront de qui vous voulez parler si vous mentionnez Mikaël. Les premières fois que je l'ai croisé, les gens l'appelaient Fafa, mais quelques temps plus tard, j'ai entendu parler plusieurs fois d'un Mikaël, et j'ai fini par me rendre compte qu'il s'agissait d'une seule et même personne. Tout le monde connaît Mikaël à Reims, parce qu'il est partout : aux concerts, aux manifestations, en ville... Et généralement, il ne passe pas inaperçu : il salue chaleureusement tous ceux qu'il a déjà vus, ne serait-ce qu'une fois, il les abreuve de paroles, s'accroche à eux et les suit. Vous ne verrez jamais Mikaël seul longtemps, car si vous êtes le premier à le rencontrer, c'est sur vous qu'il jettera son dévolu, au moins jusqu'à ce que d'autres arrivent ! Mikaël est donc depuis plus de dix ans un personnage de la vie rémoise, presque une mascotte. Visiblement, il ne travaille pas, mais il ne semble jamais manquer d'argent. Ma plus grande surprise, ce fut de tomber sur lui il y a quelques années à Paris à l'entrée de je ne sais plus quel concert où on attendait que les portes s'ouvrent. J'avais été surpris de le voir hors de ses bases, mais en fait il avait tout simplement réussi à s'incruster dans une voiture qui faisait l'aller-retour depuis Reims pour ce concert.

Pendant des années, Mikaël ne se déplaçait à Reims qu'à vélo.

Visiblement, il a cédé à la mode des rollers, mais en baissant les yeux, je m'aperçois qu'il n'a pas quitté pour autant ses pinces à vélo. Comme il est en pantalon de ville, j'imagine que c'est pratique - à rollers aussi - de ne pas avoir le bas du pantalon qui flotte. Bizarrement, les cadres parisiens qui sont passés aux rollers n'y ont pas encore pensé !

Évidemment, Mikaël me reconnaît, et comme on ne s'est pas vus depuis longtemps, j'ai droit au service grand luxe : il prend son élan pour me serrer la main en plaçant la sienne au milieu de sa poitrine doigts tendus dans ma direction ; il me prend par les épaules et ça me fait tout drôle en plus de le voir me dominer de quinze centimètres à cause des rollers ; il me parle, de ce que je fais depuis tout ce temps et de tout ce qui a pu se passer en mon absence, et, sans que je m'en rende vraiment compte, il m'emboîte le pas et m'accompagne. A un concert, j'aurais peut-être eu la chance qu'il rencontre une autre connaissance pour m'éclipser, mais là je sais que ce n'est pas la peine de lutter. Je lui explique que je dois passer à l'hôtel avant d'aller à la conférence de presse commune d'Octob'rock et du Reims Jazz Festival dans les celliers du Champagne Ruinart, et bien sûr il se propose de m'attendre dans le hall de l'hôtel le temps qu'il faut, et de m'accompagner à la conférence de presse.

2.

La Champagne est un pays plutôt plat, c'est vrai, mais mine de rien il y a de sacrées côtes dans Reims, et Mikaël s'en est rendu compte une fois arrivé en haut de la rue Henry-Vasnier, entre la résidence universitaire devant laquelle un étudiant a été tué il y a quelques temps - de sang froid, d'un coup de pistolet, par un allumé qui voulait lui voler son walkman - et le domaine Pommery, un "château" utilitaire trônant au milieu d'un domaine qui comprend encore quelques ares de vignes, les derniers de Reims intra muros.

Mikaël est donc à bout de souffle. C'est tout juste si ses rollers ne le font pas redescendre la pente, mais il faut encore remonter la rue des Crayères pour arriver aux celliers Ruinart. En plus, il n'a pas arrêté de parler pendant tout le trajet, à me poser des questions sur ce que je fais à Paris, à me parler des concerts qu'il a vus à Reims. Moi, j'ai réussi à en placer une de temps en temps, et j'en ai profité pour le faire parler un peu de lui. Après tout, ça fait des années que je le côtoie, et je ne connais rien de sa vie. Comme il se sent peut-être un peu en confiance et écouté, il a m'a un peu parlé de ses problèmes personnels. Il a été élevé par des parents adoptifs dont il porte le nom, Mutigné, qui sont morts coup sur coup à moins d'un an d'écart, quand il avait dix-sept ans. Apparemment, le Centre communal d'action sociale l'a pris en charge à la mort de ses parents adoptifs. Il a été relogé gratuitement dans un studio, et il se rend chaque mois au C.C.A.S. pour y toucher, en liquide, une pension. Il n'a pas su m'expliquer à quel titre il a droit à tout ça, mais ce qui l'inquiète c'est que sa pension n'a pas augmenté depuis des années, et qu'il n'a pas obtenu de réponse à sa demande de changer d'appartement. Je lui ai promis de voir à ça avec lui si j'en ai l'occasion pendant mon séjour à Reims.

Cette "présentation" d'Octob'rock et du Reims Jazz Festival est bien plus un cocktail sélect qu'une conférence de presse, où on va retrouver le lot habituel d'officiels, de militants associatifs, de passionnés et de pique-assiettes. La sécurité est à la hauteur de l'événement, avec une paire de costauds empingouinés qui vérifient les invitations à l'entrée des superbes celliers XVIIIe. Je ne m'inquiète pas pour moi : j'ai bien sûr un carton d'invitation, et l'attachée de presse a même rappelé trois fois en se pinçant pour vérifier que, oui, un journaliste de Paris ferait bien le déplacement pour la conf de presse, et si je le souhaitais on viendrait me chercher à la gare, et est-ce qu'il fallait réserver une chambre d'hôtel... Par contre, je me demandais comment Mikaël allait bien faire pour pouvoir entrer, sans carton, juché sur ses rollers, avec son pantalon en accordéon, ses cheveux plutôt longs et gras attachés en queue de cheval, et son habituel air un peu ahuri.

Mais j'avais bien tort de me faire du souci. Arrivé près de l'entrée, il a aperçu Anselme Furlan, la cheville ouvrière d'Octob'rock, qui avait commis l'erreur de ressortir de la salle à ce moment-là; il s'est précipité vers lui la main en avant pour lui dire bonjour, et dans les dix secondes il avait son bras autour de ses épaules, le saoulait de paroles, et l'autre n'a pas eu d'autre choix que de faire signe à la sécurité que c'était OK pour lui quand ils ont franchi le barrage de l'entrée, Furlan le dos courbé sous l'étreinte, Mikaël clopinant avec ses rollers aux pieds.

Après quelques dizaines de mètres dans des couloirs sombres et voûtés, éclairés par de fausses torches, nous débouchons dans le cellier proprement dit, une grande salle rectangulaire, pas trop basse de plafond, qui est un peu la "vitrine" de la maison de champagne, et une source de revenus non négligeables : des repas, des cérémonies, des vernissages sont organisés là, arrosés uniquement par la production maison, et on ne compte plus le nombre de personnalités qui, arrivées de Paris par l'autoroute, n'ont vu de Reims que ce cellier, et la façade la cathédrale aperçue brièvement entre deux ponts depuis l'autoroute.

Il fait sombre, et mes yeux mettent quelques instants à s'habituer. A gauche, le buffet est prêt, mais encore intact. Les serveurs, accoutrés de tabliers bleus pour leur donner un air de vigneron à l'ancienne, attendent presque au garde à vous. Une petite centaine de personnes est présente, tournée vers l'estrade à droite où se trouvent les officiels. Et quelle belle brochette d'officiels ! Il y a Anselme Furlan, donc, l'organisateur d'Octob'rock, V.R.P. reconverti dans le rock que son statut de rocker dispense là du costume-cravate. Contrairement à Éric Siniac, cumulard multiscartes du jazz local, musicien, producteur, organisateur de tout ce qui peut lui tomber sous la main, à commencer par le Reims Jazz Festival. Il y a aussi Nicolas Milla, le directeur du centre culturel, qui ne rate pas une occasion de se montrer, même si la seule justification de sa présence est le fait qu'il prête sa salle de spectacles pour certains des concerts des deux festivals. Un coup double pour lui, puisqu'il étoffe sa saison avec une série de concerts qui attirent plus de spectateurs que les spectacles qu'il programme habituellement, sans investir un kopeck ni prendre aucun risque de production. Et ce style de cérémonie publique lui permet de redorer son blason et de compter ses soutiens, car après plus de vingt ans à la tête de sa structure, les appétits s'aiguisent autour de lui pour le pousser dehors, et sa "démarche artistique", fondée sur la création de spectacles "son et lumière" améliorés dans des hauts lieux du patrimoine à l'occasion de fêtes ou de célébrations historiques, est de plus en plus contestée.

Il y a bien sûr aussi M. le Député-Maire, Armand Falot, qui porte bien son nom et qui a toujours su se servir de son image de quidam grisâtre pour gravir un à un les échelons d'une carrière politique bien

longue : il a parfaitement su faire oublier que, loin d'être un M. Smith au conseil municipal sur le modèle du héros de Capra, il a en fait "hérité" ses mandats de son père, ancien résistant et député de Reims après la guerre.

C'est justement lui qui est au micro, en train d'annoncer de sa voix chevrotante les quelques lignes de discours qu'on lui a préparées.

Je reconnais immédiatement les éléments qui y figurent immuablement depuis quelques années, depuis que la ville a décidé de s'associer à ces festivals en fait. Les musiques actuelles sont importantes. La ville les soutient du mieux possible. C'est la principale pratique culturelle de nombreux jeunes. Il faut les comprendre et s'adapter en facilitant la pratique et la diffusion de ces musiques. Mais cela doit se faire (c'est le "mais" le mot le plus important du discours) en respectant le droit légitime de la population à la tranquillité, et c'est uniquement en tenant compte de cela que la collectivité peut envisager d'intervenir pour soutenir les associations et les acteurs du secteur. Quant à la salle de concerts, qui ne sera pas une simple salle, mais un pôle qui comprendra des salles de répétition, un studio d'enregistrement et un centre d'information, la ville en maintient le projet et s'engage à en débiter la réalisation avant la fin du mandat municipal (Tiens, il me semble avoir déjà entendu ça pendant le précédent mandat...). Cette maison du rock s'appellera « Durockortorhome », en référence aux origines anglo-saxonnes du rock, et au passé gallo-romain de Reims, puisque la ville s'appelait alors Durocortorum. Il s'agit désormais de trouver le lieu adéquat pour l'implantation de ce pôle : assez grand, avec suffisamment de parking, permettant de préserver la tranquillité du voisinage. Là, c'est bien sûr l'expression "tranquillité du voisinage" qui importe ! Tant et si bien qu'en fait, sans le dire encore, Armand Falot a déjà une idée bien arrêtée du meilleur lieu pour le pôle musiques actuelles : dans la zone industrielle, à proximité du Parc des Expositions, le plus loin possible du centre-ville, des restaurants et des cafés, et des habitations...

3.

Furlan et Siniac se succèdent ensuite au micro pour présenter en quelques mots leur festival, annoncer les têtes d'affiche et les particularités de l'année, et remercier les partenaires, au premier rang desquels la ville.

Ils sont bien gentils quand même puisque, jusqu'à preuve du contraire, l'aide de la ville à ces deux festivals n'est qu'un alibi. Un alibi à pas trop cher (un million et demi de francs maxi), qui cache l'absence de soutien réel à ce domaine. Surtout quand on compare cette somme aux aides versées au Centre dramatique national, à la scène nationale, au contrat de droit privé du Grand Théâtre, qui diffuse du classique et de l'opérette, qui se montent à plusieurs millions pour chacune de ces structures. Et surtout, il n'y a pas à chercher loin pour se rendre compte que, si Furlan et Siniac sont là, c'est qu'ils sont la face acceptable des "musiques jeunes" pour les notables de la ville, et pour le public de cette petite sauterie aussi, qu'on retrouvera aux trois-quarts au prochain discours du maire ou au prochain vernissage d'une exposition, et qu'on ne risque pas de voir dans le public des concerts programmés toute l'année dans les bars et les M.J.C., ni même au concert de Granddaddy à L'Usine, qui pour moi sera un des temps forts d'Octob'rock cette année. A la rigueur, on les verra au concert des Têtes Raides au Cirque, et très certainement aux concerts de jazz du Manège et des Celliers !

Une fois le champagne versé, je papillonne d'un groupe à un autre. Ça fait déjà un moment que j'ai quitté la ville, mais je rencontre quand même beaucoup de têtes connues - souvent sans savoir rien d'autre que le fait que je les ai déjà croisées des dizaines de fois - et des vraies connaissances : des musiciens, des responsables d'associations, des techniciens, des animateurs de radio, des fondateurs de fanzine, avec nombre d'entre eux qui sont un peu tout ça à la fois.

Ça commence à sentir la fin. Le maire est parti depuis longtemps. Mikaël a trouvé quelqu'un d'autre à qui parler, qu'il n'a pas lâché de la dernière demi-heure. Je racle les fonds de pot d'amuse-gueules et les derniers petits fours, et je me prépare à partir, en me disant que j'aurai bien du mal à gratter suffisamment pour produire un compte-rendu de cette conférence de presse dans « Musicoscope ». Par contre, un article sur une maison de Champagne gardienne de la tradition pour la page gastronomie/tourisme du « Figaro »...

D'un seul coup, dans le cellier déjà plus qu'à moitié vide, des éclats de voix s'élèvent. Tout le monde tourne la tête, et moi comme les autres. Je ne fais même pas semblant d'essayer d'être discret. Ça vient d'un groupe de cinq-six personnes, dans un coin de la pièce. Je reconnais Furlan et Siniac, le directeur du Grand-Théâtre, mais aussi

Marie-Hélène Gruyère, la flamboyante adjointe au maire chargée de la culture - et sa maîtresse attirée par la même occasion, comme c'est de notoriété publique dans cette grande petite ville de province - sanglée dans un pantalon de cuir couleur chocolat du plus bel effet, presque coordonné à son bronzage d'un orange marqué.

Il y a aussi Nicolas Milla : c'est lui qui a élevé la voix.

Nicolas Milla, c'est le directeur du Manège, la scène nationale de Reims. Arrivé du sud-ouest il y a plus d'une vingtaine d'années pour prendre la direction de la Maison de la Culture André Malraux; il a gardé de ses origines une pointe d'accent, mais surtout son visage porte - à cause aussi des bons repas, des pots et des vernissages comme celui de ce soir, qui font le sel de son métier - les stigmates gras d'une carrière bien remplie, qui me font irrémédiablement penser aux cassoulets bas de gamme que l'un des rares clochards de la ville où j'ai grandi ingurgitait au terminus des bus.

A la tête d'une maison qui tournait plutôt bien (musique, théâtre, cinéma art et essai, accueil des spectacles du C.D.N., festival du polar, festival des musiques de traverse, discothèque de prêt,...), le parcours professionnel de Milla a basculé en 1986, lorsque la Macu, comme on l'appelait dans la ville, s'est portée candidate pour l'expérience de "privatisation" des maisons de la culture du ministre libéral François Léotard (comme si le ministère de la culture n'existait pas en France précisément pour souligner que la culture ne pouvait être entièrement dans le marché et avait besoin de l'Etat pour la soutenir, ce qui est par essence antilibéral !). Exit donc l'association Maison de la Culture et ses locaux blockhaus de la Chaussée Bocquaine, confiés par la suite au Centre Dramatique National, qui engloutira une bonne part de son budget rien que pour les faire fonctionner.

Est alors entrée en scène la S.A.R.L. "Laboratoire national d'art lumineux". National parce que ça fait bien, surtout vu de Reims, et "art lumineux" parce que, peut-être victimes d'une "illumination" derrière l'un des piliers de la cathédrale, Milla et son équipe s'étaient persuadés que le futur de la démocratisation de la culture passait par la lumière.

Les choses étant ce qu'elles sont, la ville a très vite et fort opportunément investi de grosses sommes dans la rénovation de son cirque en dur et du manège attenant, avant de l'affecter au LA.NA.A.L. - comme tout le monde s'est vite mis à l'appeler - afin qu'il puisse poursuivre sa mission de diffusion de spectacles, plus ou moins liés à la lumière. La boucle et le tour de passe-passe étaient bouclés, et la ville s'est retrouvée à financer deux "paquebots" du spectacle au lieu d'un ! Et Milla ne s'est plus seulement contenté de musique, de théâtre et de cinéma. A diverses occasions - 14 juillet, bicentenaire de la Révolution, Printemps... - il a commencé à organiser dans la ville des événements mêlant spectacles et animations lumineuses. Puis est arrivé le Luchrone,

une sculpture lumineuse en forme d'oeuf de six mètres de haut, payée par un groupement de mécènes industriels : installée au milieu d'un rond-point sur une place stratégique de la ville, face à la porte romaine de Mars et à deux pas du monument aux morts, l'oeuvre a la particularité soi-disant de s'allumer et de s'éteindre en fonction des mouvements (du vent, des voitures, de piétons...) que ses 1296 capteurs détectent. Comme quoi, la ville est désormais dotée de la seule décoration de Pâques à plein temps au monde !

Puis sont venus les spectacles à la cathédrale : sur la façade et à l'intérieur, avec récitation d'un texte historico-religieux, musique et effets lumineux. Une bonne animation touristique pour l'été, mais Milla s'offusque évidemment si on compare ces spectacles à un vulgaire son et lumière !

Et petit à petit, tout cela a donné des ailes à Nicolas Milla qui, de responsable d'une structure culturelle, est passé à artiste-concepteur d'oeuvres lumineuses, épaulé par son fidèle directeur technique ingénieur en éclairage. Le projet de restitution lumineuse de la tour de Babylone ne s'est pas réalisé (il ne dépend pas que de lui), ni celui d'illuminer une vallée ardennaise pour la désenclaver, en profitant des watts nucléaires d'EDF produits par la centrale de Chooz. Par contre, il y a quelques années, avec l'aide de crédits de la politique de la ville, il a conçu une sculpture lumineuse monumentale, "Le vol d'Icare", qui trône sur l'immeuble le plus haut de l'un des quartiers périphériques de la ville. Lors de l'inauguration, directeur parisien du ministère de la culture en tête, Milla s'était étonné que les jeunes du quartier n'aient pas toujours "respecté" l'oeuvre et les employés de la ville chargés de l'édifier. On ne peut que les comprendre : voir des centaines de milliers de francs - pour lesquels ils auraient sûrement eu d'autres idées de dépenses - claqués pour une sculpture qui, vue de l'autoroute qui passe au pied, ressemble à une aile deltaplane dessinée façon tableau fil et pointes lumineux, ça n'a pas dû leur paraître une bonne idée ! D'autant plus que Milla a lourdement insisté pour affirmer que sa sculpture, plus qu'une simple oeuvre d'art, avait vocation à représenter le quartier et à symboliser sa reconnaissance et son intégration dans la ville. Mais s'il s'agissait uniquement de pouvoir localiser le quartier de loin, un immense panneau publicitaire lumineux aurait aussi bien fait l'affaire... Et le fruit de sa location aurait pu être affecté aux activités socio-culturelles du quartier !

Enfin bref, c'est Nicolas Milla qui est en train de s'engueuler avec Marie-Hélène Gruyère.

- "Je vous casserai", dit Gruyère

- "Il y en a qui ont déjà essayé, et qui se sont cassé les dents", répond Milla, en quittant le groupe et la salle. "J'ai des appuis, et j'en sais assez pour que l'on ne s'attaque pas à moi".

Le groupe (Siniac, Furlan, Marie-Hélène Gruyère, Charles William, le spécialiste culture de "L'Union", et quelques autres) se referme autour de Gruyère qui lâche, une fois que Milla est assez éloigné, mais suffisamment fort pour que la vingtaine de personnes restée dans la salle entende :

- "Oui mon gros, mais, les choses bougent en vingt ans. C'est la Ville qui t'a toujours soutenu, notamment contre le ministère, mais mon petit doigt me dit que ça ne durera pas éternellement."

4.

Après cette scène, qui a mis un peu de piment dans une soirée évidemment convenue, je me décide à laisser les derniers pique-assiettes finir les fonds de bouteille tandis que le personnel commence à ranger chaises, verres, bouteilles vides et reliefs d'amuse-gueules. Comme par enchantement, au moment où je reprends le couloir voûté, Mikaël réapparaît à mes côtés, toujours clopin-clopant sur ses rollers.

Nous redescendons vers mon hôtel par l'axe des rues Gambetta-Chanzy, que la ville a récemment baptisé la voie des Sacres dans l'espoir qui s'est révélé un peu vain d'inciter les touristes à visiter aussi la basilique Saint-Remi après être passés à la cathédrale.

Arrivés près du centre, je m'étonne du calme qui entoure le commissariat, rue Rockefeller. Mais j'avais oublié qu'un nouveau commissariat a été construit il y a quelques années. Actuellement, le grand bâtiment, situé dans l'avenue face à la cathédrale, est vide. Il sera bientôt détruit pour faire place à un bâtiment high-tech (comprenez : associant métal en verre), une médiathèque destinée à supplanter la bibliothèque Carnegie, trop petite. De Carnegie à Rockefeller, la bibliothèque restera associée aux mécènes américains qui ont participé à la reconstruction de Reims dans les années 1920 !

Je détourne la tête de l'ancien commissariat, un bâtiment néoclassique des années 30 dont la future démolition a déclenché une polémique entre les associations de protection du patrimoine et la ville, et, machinalement, je jette un coup d'oeil à la cathédrale. Mais la cathédrale a disparu ! Je ne vois à sa place qu'un immense trou noir, dense, prégnant et vertigineux comme tous les trous noirs, mais rien qui ressemble aux tours et au portail gothiques que je m'attendais à voir.

Il me faut une fraction de seconde pour me souvenir qu'il est plus de minuit, et que donc les illuminations de la cathédrale sont éteintes. Car, alors que le moindre village de France fait des pieds et des mains pour illuminer son église grâce à la fée nucléaire et montrer que la campagne ne meurt pas, Reims et son joyau de l'art gothique se couchent et éteignent les feux à minuit. "Quand la ville dort", si l'expression n'avait pas été choisie dans les années 1950 pour traduire très mal le "Asphalt jungle" de W.R. Burnett, on aurait pu l'utiliser pour décrire parfaitement Reims par cette nuit sans lune.

Une voiture passe le long de la cathédrale et ses phares éclairent fugitivement le monument. Je fais un signe à Mikaël pour lui dire de tourner, et nous nous approchons de la cathédrale. Ses rollers ne sont vraiment pas adaptés aux pavés du parvis.

Nous nous approchons du portail nord-ouest. La façade de la cathédrale, toute plongée dans le noir qu'elle est, nous domine et est presque oppressante. J'aperçois une sorte de gros moutonnement blanc

à gauche, le long de la cathédrale. Mikaël m'explique que c'est la couverture du chantier de fouilles du baptistère de Clovis, qui a été baptisé ici aux environs de 496 : la préparation de la visite du Pape en 1996 pour le 1500^e anniversaire du baptême a permis de relancer une campagne de fouilles archéologiques pour tenter d'identifier les vestiges de ce baptistère paléo-chrétien. Car à Reims, le passé est autant, voir plus, sous les pieds que dans le paysage.

La ville a connu ses premières gloires à l'époque romaine. Les Rèmes s'étant assez vite entendus avec les romains, ceux-ci ont fait de Reims la capitale de la Gaule Belgique et ont construit à tout va dans la ville pendant plusieurs siècles, faisant de Reims la ville romaine la plus étendue au nord de la Loire, avec Trèves, alors même que Lutèce, sans pouvoir politique, n'était que l'équivalent d'une vague sous-préfecture. Les choses se sont quelque peu inversées en vingt siècles !

Cette période de prospérité s'est achevée plutôt brutalement avec les invasions aux III^e et IV^e siècles, mais c'est un barbare, Clovis donc, qui a permis à Reims de retrouver un statut et une certaine prospérité pendant toute la monarchie en choisissant de se convertir au christianisme en se faisant baptiser à Reims par Saint-Remi. Mais le pouvoir avait déjà quitté Reims. Par la suite, les rois venaient de Paris pour y chercher l'onction du pouvoir, mais y retournaient aussi vite pour l'exercer. Reims était donc un symbole du pouvoir royal, et les révolutionnaires ne s'y sont pas trompés puisqu'ils ont fait de Reims, siège de l'archevêché, une simple sous-préfecture au profit de Châlons-sur-Marne, la ville voisine, plus petite, moins prestigieuse, simple cité administrative et de garnison !

J'imagine qu'en 1824, avec le sacre de Charles X, les rémois ont peut-être cru leur heure revenue, mais l'histoire ne se répète pas, ou jamais longtemps, et si la ville n'a pas raté sa révolution industrielle, la première guerre mondiale a détruit pour de bon ce que la Révolution n'avait que déchu. Car il semble que la ville ne s'est jamais remise de ces quatre ans de bombardements qui l'ont détruite à 80 %. Certes, on a reconstruit tout au long des années 20 et 30, mais ce n'est qu'un habillage, et la ville est restée cassée. Et chaque fois qu'on voit une affiche ou un dépliant touristique avec une photo de la cathédrale, il faut faire l'effort de se la remémorer telle qu'elle était en 1918, telle que les photos prises par l'architecte Henri Deneux avant qu'il entreprenne les restaurations la montrent : incendiée, sans toit, pleine de gravats... On n'a pas reconstruit la cathédrale, on en a figé l'image en restaurant son apparence : la charpente est en béton, les sculptures sont des copies faites à partir de moulages en plâtre ou des recreations faites à partir des moignons qu'étaient devenues les statues.

L'emblème que s'est choisi la ville, "l'ange au sourire", une des statues du portail ouest que j'ai du mal à distinguer, là, à trois mètres

de moi, est le meilleur témoin de cette histoire. En 1914, cette statue au sourire niais, qu'on voit partout dans la ville et dans le monde pour représenter Reims, était décapitée par la chute d'une poutre enflammée lors d'un bombardement. On a mis plusieurs années à récupérer quelques éclats de la statue. On a même cru en 1915 que c'était la tête de cette statue qui était mise aux enchères aux États-Unis. Finalement, en 1926, les débris de la statue originale sont remis en place, les manques du visage étant comblés par une copie réalisée à partir d'un moulage.

Reims, la vraie, ce n'est pas la ville des sacres et du champagne, avec l'ange au sourire et la cathédrale gothique à la pierre dorée sous le soleil d'hiver, c'est la ville au soupir, la ville assoupie, avec un ange à la gueule cassée, qui aurait pu en son temps bénéficier des ventes de dixièmes de la Loterie Nationale, et une cathédrale en miettes, la ville des grandes maisons de champagnes, dont le siège, les caves et les héritiers des fondateurs sont restés sur place, mais dont les actionnaires, les géants du luxe, ne doivent venir dans la sous-préfecture des sacres que pour y bluffer quelques invités de marque dans un cellier au fond d'une crayère.

Étonnamment, Mikaël s'est arrêté de parler le temps que ces réflexions me traversent l'esprit. Mais il ne tient plus en place et tombe en essayant de patiner sur les pavés au lieu de marcher précautionneusement en soulevant un pied après l'autre.

Je l'aide à se relever, et nous repartons vers l'hôtel. Si je l'avais oublié, je sais maintenant pourquoi j'ai quitté cette ville sitôt mes études terminées, et pourquoi j'y suis si peu revenu, malgré les amis et les souvenirs que j'y ai laissés. J'avais toujours cru que tout le monde se plaignait toujours de sa ville, quelle qu'elle soit : c'est moche, c'est mort, il ne s'y passe rien. Ce que j'avais entendu à Reims pendant des années. Mais depuis que je suis parti et que j'ai passé du temps dans quelques villes du nord et du sud de la France, j'ai pu me rendre compte qu'ailleurs ce sentiment est moins fort et moins généralisé et n'imprègne pas autant le climat général de la ville.

5.

Finalement, on ne s'est pas couchés si tard que ça hier soir. J'ai prévu de rester jusqu'au week-end à Reims car il y a ce soir un concert intéressant à la M.J.C. Claudel, et puis j'aurai ainsi l'occasion de revoir quelques potes. Mais ce matin je me suis levé tôt, et j'ai du temps devant moi.

Il fait un temps superbe, froid et sec, et je décide d'aller à pied jusqu'au studio de La Radio Primitive, la radio rock rémoise, dans le quartier Jean Jaures.

Rue Carnot, entre la place du Théâtre et la place Royale, je passe devant la librairie Largeron, qui vient d'ouvrir, et je ne me retiens pas d'entrer. Ça n'a pas changé de l'extérieur : la vitrine est toujours coupée en deux, avec une moitié pour l'actualité éditoriale "normale", et une pour les productions religieuses - on est à deux pas de la cathédrale - complétées par un panneau miteux annonçant "Location d'aubes" et par quelques disques classiques (il y a un rayon musique à l'étage). A l'intérieur non plus ça n'a pas changé. Je me dirige vers le petit rayon consacré au policier et à la SF, et je tombe sur elle, la vendeuse dont j'ai été l'amoureux transi, au moins aussi longtemps que Jonathan Richman l'a été de sa guichetière de banque dans "The new teller" en 1975. Et je sais ce qui m'attire chez elle. Le physique bien sûr, avec ses cheveux blonds très courts, à la garçonne, ses yeux vifs et ses lèvres recouvertes d'un rouge vif claquant, mais aussi son dynamisme, son énergie et son naturel, qui contrastent tant avec ce monument de vieillotterie qu'est cette librairie. Il m'est arrivé de l'entendre dans l'arrière-boutique taper à coups de pieds dans un carton d'arrivages récalcitrant, ou de la voir sprinter aller-retour sur deux étages pour aller chercher une commande, ou bien encore de pousser un soupir énorme en raccrochant après l'appel d'une cliente pénible, comme un ange au soupir toujours prêt à se transformer en ange au sourire...

Je ne connais qu'une chose d'elle, son prénom, Léna, qu'elle porte sur un badge réglementaire à la poitrine.

C'est, elle, bien sûr, qui engage la conversation.

« - Tiens, bonjour, ça fait longtemps que je ne vous vois plus...

- Non, je n'habite plus à Reims. Là, je suis venu pour le lancement d'Octob'rock, et le concert de ce soir à Claudel.

- Ah oui. je me disais bien, vus les livres que vous achetez, que le rock devait vous intéresser aussi... justement, on hésitait à aller au concert de ce soir.

- En fait, je suis là pour mon boulot. Si vous voulez, comme j'ai eu deux invitations pour le concert de ce soir et qu'une seule me suffira, je peux vous en donner une pour deux personnes si vous voulez.

- Volontiers, je ne suis pas certaine d'y aller, mais gratuitement, ça

risque de faire la décision. »

Je lui donne l'invitation, et je paie un livre choisi presque au hasard. Quand je me retrouve dehors, j'ai l'impression de flotter un peu au-dessus du sol. Des années à se croiser, et on ne s'était jamais parlé autant. Et c'est maintenant que je ne suis que de passage que le contact s'établit ! D'un autre côté, si je n'avais pas su que je n'étais que de passage, je n'aurais sûrement pas osé l'inviter, elle et qui que ce soit d'autre qui compose le "on" : petit ami, mari, meilleure amie ou groupe de copains, grande sœur, petit frère...

En repartant, j'ai en tête la seule chanson que je connaisse qui mentionne une Léna, celle du premier album de WC3 (A trois dans les WC). « Juste ses lèvres, photo couleur sur les miennes, Léna ! Juste son fun, juste ses rires en réverb, Léna ! ». La chanson n'a pas beaucoup plus de paroles, mais je m'arrête là car je me souviens qu'elle finit mal, et moi je suis vraiment de trop bonne humeur.

Après une marche d'une grosse dizaine de minutes, en remontant assez loin l'avenue Jean Jaures, j'arrive aux studios de La Radio Primitive, rue Flodoard, derrière l'église Saint-Benoît. En voyant la grande antenne radio posée sur le toit de l'ancien local de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, je souris une fois de plus en me souvenant que, ironiquement, la radio fondée par des anarchistes libertaires en 1979 a trouvé refuge, lorsqu'elle a quitté ses premiers studios de la Maison commune du Chemin Vert, dans des locaux loués par l'évêché à un prix chrétiennement très charitable. Une partie des locaux de la radio se trouve d'ailleurs directement au-dessus d'une des classes de l'école privée catholique qui occupe le même bâtiment. Mais on peut être sûr que La Radio Primitive n'est pas diffusée dans les classes de ces chères petites têtes blondes !

Comme la plupart des rémois qui se sont intéressés un tant soit peu à la musique ou à la vie locale rémoise depuis le début des années 80, j'ai longtemps fait une émission sur La Primitive quand j'habitais Reims. Un magazine musical type, concocté avec deux copains de la fac, où on passait les disques qu'on aimait, complétés par des interviews faites aux concerts et des infos piquées dans la presse musicale française et dans le NME. Et après plus de quinze ans ça marche toujours : il y a à chaque rentrée une liste d'attente de gens qui souhaitent avoir un créneau pour faire une émission. La seule différence avec les débuts, c'est que maintenant il y a 95% d'émissions musicales, alors qu'avant de nombreuses associations participaient activement à la radio pour des émissions militantes, d'infos, politiques, sociales... Il y en avait tellement que, pendant un an ou deux, l'émission de la communauté juive et «La voix de la Palestine» se succédaient à l'antenne le dimanche matin !

Je sonne, et c'est Pat Clito qui ouvre.

On a tous pris, à un moment ou un autre, un pseudo idiot pour nos émissions de radio. D'ailleurs, de nombreuses personnes ne me connaissaient à l'époque que par mon nom de radio. Mais, pour la plupart, on a fini par en prendre un moins idiot ou par utiliser notre vrai nom. Sauf Pat, qui reste strictement fidèle à son pseudo de 1981. Et, comme il est maintenant le directeur de l'association, un des rares salariés à plein temps de la radio, qui fonctionne avant tout avec ses bénévoles, c'est toujours amusant d'entendre les stagiaires chargés de promotion des maisons de disques parisiennes demander au téléphone à parler à «Pat Clito»...

Clito est pas du genre trop loquace. Mais au bout de quelques minutes, notre conversation part sur ses sujets habituels. Reims, les rémois, Paris, les parisiens, les festivals rémois qui s'annoncent, et puis bien sûr nos coups de cœur musicaux du moment, avec leurs convergences et leurs divergences, elles aussi habituelles. Il essaie de me convaincre, CD à l'appui, qu'on peut trouver un intérêt au dernier album des Black Crowes. Moi je suis un peu défavorisé car je n'ai pas vraiment accès à la platine et je n'ai pas mes disques avec moi, mais de toutes façons, j'aurais eu du mal à lui faire goûter au talent tout particulier d'Alain Syhlvain. Il passe ensuite à L7. Je veux bien croire que c'est leur meilleur album, et de loin, mais je préférerais toujours la compile de singles et de raretés de They Might be Giants !

Mais la matinée avance et les coups de fil se multiplient, et Pat a un rendez-vous. J'en profite pour monter à l'étage saluer Alexandre Hun, le poète barbare, qui vient de terminer son émission matinale quotidienne. Pendant deux heures, il alterne musique (de son style préféré, du hardcore confinant souvent au grindcore) et commentaires de son cru : infos révoltantes du monde, poèmes tous frais écrits qu'il dit sur fond de guitares saturées, diatribes contre toutes sortes de pouvoirs et autorités... Ça réveille, c'est sûr, même si c'est parfois un peu indigeste pour certains auditeurs à l'estomac fragile ! Mais il a un public fidèle, qui appelle et lui signale des infos.

On discute un peu dans le «labo», le local technique de la radio où se trouve notamment la discothèque. Lui range les disques qu'il vient de passer, moi je jette un œil et une oreille sur les dizaines de nouveautés reçues par la radio, ce mois-ci comme tous les mois.

La sonnerie du téléphone nous interrompt un moment. Alexandre décroche. La conversation est courte. Il écoute, puis remercie vivement d'un ton assez excité son interlocuteur.

- C'était Manelle ! (Manelle, encore un pseudo de l'antenne primitive, c'est Djamel, un de ces nombreux bénévoles primitifs qui ont fini par faire de la radio professionnellement, comme animateur ou technicien.

Lui, il anime une tranche le matin sur Radio France Champagne, la radio locale du service public.) Il vient d'avoir un coup de fil d'un auditeur qui lui a signalé que les flics étaient rue Havé pour ramasser un cadavre qui y a été découvert. Et d'après le gars, ce corps serait celui de Marie-Hélène Gruyère !

Je ne perds pas de temps. Je remercie Alexandre du tuyau, et je décide évidemment de me rendre sur place tout de suite. Au moment où j'explique l'affaire en deux mots à Pat, il y a un coup de sonnette. Je file en courant en proposant à Pat d'ouvrir en sortant au nouvel arrivant, et je tombe alors sur... Mikaël ! Un coup d'oeil à ses pieds : il a les pinces à vélo, mais pas les rollers. Un coup d'oeil contre le mur : il est bien venu à vélo. Je lui demande s'il peut m'emmener vite fait rue Havé, et on part.

6.

Ça fait bien longtemps que je n'ai pas voyagé sur le porte-bagages d'un vélo, et depuis j'ai grandi et grossi, ce qui n'améliore pas l'inconfort de ce moyen de transport. Je dois à la fois essayer de ne pas me prendre le jean dans les rayons, et étendre les jambes de temps en temps pour les détendre, en évitant de laisser mes pieds traîner par terre.

La rue Havé, c'est une rue un peu particulière à Reims. Tous les rémois la connaissent, même s'ils n'y mettent quasiment jamais les pieds. Et pour cause, puisque c'est ce qu'on appelle une rue mal famée ! Sur l'emplacement du vieux chemin qui relie Reims à Bétheny, un village qui ne devrait pas trop tarder à être complètement absorbé par l'agglomération, la rue Havé est coincée dans un triangle de voies ferrées qui mènent à la gare de Reims, au dépôt SNCF et en direction de Charleville-Mézières via l'ancienne zone industrielle et artisanale du Port Sec. Elle mène surtout au quartier qui s'appelle «Le Maroc», probablement un de ces quartiers «provisoires» installés dans les années 1950-1960, qui est toujours là, et dont on parlerait jamais ou presque sans ces problèmes de délinquance et de sécurité qui viennent régulièrement troubler la tranquillité du reste de la ville, qui vit habituellement très bien sans se préoccuper des îlots de pauvreté qui se trouvent en son sein.

Pas très loin de la rue Havé, il y a aussi un lieu-dit qui s'appelle «Le tir-aux-pigeons», et c'est un peu pour ce genre d'activité que le quartier est devenu connu ces dernières années, même si heureusement il n'y a pas eu tant de coups de feu que ça. N'empêche, il y a eu pas mal de faits divers qui se sont succédé au fil des années, dûment relatés dans « L'Union » : rares touristes égarés attaqués et dépouillés, gang de voleurs de Fords, pigeons attirés depuis la gare et attaqués,... avec à la clé parfois des arrestations musclées, avec la police arrivant en nombre au petit matin, comme dans les films.

Tant et si bien que la municipalité, ne reculant devant rien pour assurer la sécurité de ses administrés et des quelques malheureux égarés dans ce quartier pourtant excentré, a pris les choses en main il y a déjà quelques années. Plutôt que de mener une coûteuse politique de renouvellement urbain, visant à rétablir le lien social en luttant contre la pauvreté, la Ville a trouvé une solution confondante de simplicité et particulièrement économe des deniers publics : elle a fait installer à chaque extrémité de la rue Havé un panneau «Voie sans issue», espérant ainsi que plus personne ne s'y aventurerait «par erreur» !!!

D'ailleurs, nous approchons de la rue Havé, et Mikaël commence à s'essouffler. Car, en plus, la rue est peut-être bien en faux plat. Pour moi, c'est l'arrière-train qui commence à être douloureux, et les jambes

qui s'engourdissent. Mais j'aperçois déjà l'attroupement qui indique le lieu de l'action. Juste au pied du panneau «Voie sans issue» qui est du côté des Docks Rémois, une des anciennes entreprises installées dans le Port Sec dont les anciens locaux abritent maintenant des bureaux, mais aussi des ateliers d'artistes.

Je saute du vélo en marche. Mikaël, libéré de mon poids et poussé en avant par le geste que j'ai fait pour m'écartier du vélo, continue d'avancer quelques mètres en zigzaguant. Moi, il me faut quelques pas pour me réhabituer au plancher des vaches, les jambes écartés comme un cavalier, et le coccyx douloureux. Je me faufile dans le groupe de badauds jusqu'aux premières loges. J'ai de la chance d'avoir été prévenu si vite : comme ils doivent attendre des spécialistes policiers ou médicaux, les policiers de la patrouille arrivée en premier sur les lieux n'ont touché à rien, et le corps de Marie-Hélène Gruyère est toujours là, à moitié enroulé autour du panneau de l'impasse virtuelle. Je remarque tout de suite qu'elle porte la même tenue qu'hier soir, mais son pantalon chocolat est ruiné, plein d'accrocs, et son teint caroténé paraît d'autant plus futile et déplacé aujourd'hui, sur ce corps sans vie, dans la lumière froide de Reims en novembre.

J'écoute les conversations, et j'interroge quelques personnes autour de moi et un des flics de faction près du corps. Apparemment, il y aurait un témoin, un retraité qui promenait son chien, en pantalon de jogging et en savates bien sûr, qui a vu une voiture ralentir dans le virage et repartir à fond de caisse après que le corps ait été balancé d'une des portes arrières. Le retraité est au commissariat pour interrogatoire, et je n'apprendrai rien de plus ici. Évidemment, je n'ai pas d'appareil photo sur moi. J'avise le collègue photographe de « L'Union », qui vient d'arriver dans sa voiture de service, et je lui explique rapidement que je suis là par hasard, mais que, comme je travaille pour "Le Figaro", j'en profiterai pour relater cet événement, et je lui demande, solidarité de groupe oblige, de se mettre en contact avec ma rédaction pour leur transmettre les photos.

Je remercie Mikaël, et je repars par mes propres moyens - en bus - vers le centre-ville. Je passe au commissariat voir s'il y a déjà un communiqué officiel - il n'y en a pas - puis je rentre à l'hôtel.

J'appelle la rédaction, et bien sûr on me charge de couvrir cet événement en priorité, plutôt que les festivals. L'assassinat d'une adjointe au maire - et proche du maire - ça peut être l'occasion de faire un article de meilleure tenue que la simple annonce d'une manifestation culturelle, même si ça n'aide peut-être pas à redresser la barre par rapport au précédent article !

Mon prochain coup de fil est pour la chargée de com de la mairie. Là encore, pas de communiqué officiel : il est encore trop tôt, mais nous

nous mettons d'accord pour qu'elle me faxe la bio de Marie-Hélène Gruyère tout de suite, et le communiqué dès qu'il sera prêt. Elle s'étonne un peu que quelqu'un du «Figaro» soit à Reims, surtout après le tout récent «scandale», mais je lui explique en deux mots que je suis venu en fait pour «Musicoscope » et que, l'occasion faisant le larron, j'en profite pour piger pour «Le Figaro» en couvrant la mort de Gruyère.

D'ailleurs, je me mets aussitôt à la rédaction de mon premier papier sur le sujet. Mais hormis les infos de fond que je connais sur la personnalité et le parcours de Marie-Hélène G., ainsi que les circonstances de la découverte de son corps, je n'ai vraiment pas beaucoup de matière. Et notamment pour ce qui concerne les causes de la mort. C'est sûr, c'est louche que quelqu'un ait balancé le corps rue Havé comme ça, aux aurores ou presque, mais il n'y avait aucune blessure apparente sur le corps, et après tout, la rédaction du « Figaro » s'est peut-être un peu emballée tout à l'heure au téléphone en me parlant de meurtre. Mais c'est à tout le moins une mort suspecte, et ça suffit à me donner du travail un peu plus intéressant à l'occasion de mon séjour ici.

7.

Quand j'ai fini mon papier, c'est déjà le début de l'après-midi. Je descends à la réception pour le faxer au journal, et j'appelle ensuite pour vérifier que ça convient et que « L'Union » a bien transmis les photos. Je rappelle le commissariat et la mairie, mais rien de neuf. Deux communiqués sont bien sortis, mais ils annoncent seulement la découverte du corps, sans même préciser qu'on aurait vu quelqu'un le balancer d'une voiture.

Je sors casser la croûte : je me retrouve à manger mexicain dans un café-resto juste à l'écart de la rue Libergier. Ensuite, comme je ne suis pas trop loin et que je n'ai rien de mieux à faire jusqu'au concert de ce soir (tant qu'il n'y a rien de nouveau sur Marie-Hélène Gruyère), je décide de pousser jusqu'au C.C.A.S. (le centre communal d'action sociale) rue Voltaire, voir si je peux éventuellement éclaircir un peu les affaires de Mikaël. J'aurais préféré qu'il soit là avec moi, mais j'ai beau tourner la tête à chaque carrefour, je ne le vois pas apparaître comme à son habitude.

Les locaux du C.C.A.S. se trouvent tout en bas de la rue Voltaire, tout près de la place des Six-Cadrans, ornée depuis quelques années d'une sculpture en forme... d'horloge, plutôt bien intégrée au paysage, elle, contrairement au Luchrone. Elle est située face à ce qui fut, jusqu'au début des années 1980, le cinéma «Le Familial», géré sur la fin par la Maison de la Culture, qui en avait fait une salle d'art et d'essai de bonne tenue.

Au C.C.A.S., j'attends patiemment mon tour avant d'expliquer la raison de ma démarche à une employée surchargée de travail - elle est seule à l'accueil du C.C.A.S. aujourd'hui - mais pas mal aimable d'après ce que j'ai entendu en faisant la queue. Les explications sont simples : je suis un ami de Mikaël Mutigné, et il s'inquiète que son allocation n'augmente pas, et comme il n'est pas sous tutelle, je m'étonne avec lui qu'il n'ait pas le choix de son logement et ne puisse pas décider par lui-même de consacrer son argent à autre chose que le loyer de son H.L.M.

J'ai à peine prononcé le nom de Mikaël que l'employé blêmit, et j'ai presque mal pour elle quand j'arrive à la fin de ma phrase. Quand j'ai fini, réaction inverse : elle rougit d'un seul coup, elle bafouille avant de se reprendre et de me demander si j'ai pris rendez-vous (non) et quels sont mes liens avec Mikaël. Elle semble aller un peu mieux quand je lui redis que je ne suis qu'un ami, pas un parent, et que j'agis de mon propre chef pour rendre service à Mikaël. Je commence à être rassuré pour elle : je vois à son visage qu'elle s'apprête à me renvoyer dans les cordes en me disant que, primo, il faut que je prenne rendez-vous, et que deusio, s'agissant d'une affaire personnelle et confidentielle concernant un majeur, il faut que Mikaël soit présent, et soit même à

l'initiative du rendez-vous. Bêtement, je lui coupe l'herbe sur le pied en lui expliquant que je suis journaliste, de passage à Reims, et que je dois régler cette histoire assez vite. Erreur ! Là voilà qui rechute dans sa crise de panique, de nouveau toute rouge, entruchée sans avoir rien bu ni mangé !

Elle réussit quand même à regagner assez de composition pour me sortir le coup du rendez-vous et de la présence de Mikaël, et je décide d'en rester là pour l'instant. J'ai à faire, et sa réaction suffit amplement pour me confirmer qu'il y a quelque chose qui cloche là-dedans. Il faudra que j'approfondisse ça avec Mikaël. Je salue et, en passant la porte, je jette un regard en arrière. L'employée a déjà la main sur le téléphone, pour en référer à son supérieur, j'imagine. Au moins, on sera prévenu au C.C.A.S. que Mikaël n'est pas complètement tout seul dans la vie...

Après cet intermède, je décide de faire à nouveau le point sur la mort de Gruyère, avant de profiter l'esprit plus libre du concert ce soir à la M.J.C. Claudel. Je rentre à l'hôtel, et j'écoute le journal local de Radio France, ainsi que le journal télévisé régional de France 3 - quasiment les seuls grands média locaux à grande diffusion avec le grand quotidien d'information - et j'appelle à nouveau la mairie, le commissariat et quelques contacts comme le correspondant local de l'A.F.P., que j'aurais dû penser à passer voir tout à l'heure vu qu'il a aussi son bureau rue Voltaire, tout près du C.C.A.S.

Pas grand chose à retenir de tout ça. Évidemment, l'événement fait la une partout, mais on n'en sait pas beaucoup plus que le matin. Elle était déjà morte quand on l'a balancée de la voiture, mais ça ce n'est une surprise pour personne, et on ne sait rien sur les conditions ou les causes de la mort. Aucun témoin intéressant ne s'est manifesté, en-dehors de ceux qui ont assisté au débarquement intempestif du corps rue Havé, et donc aucun suspect n'a été interrogé... Les médias n'en parlent pas, mais je me doute bien que l'enquête va partir de la dernière manifestation publique à laquelle Gruyère a participé, la conférence de presse d'hier soir. Et ça m'étonnerait vraiment qu'il ait quoi que ce soit à voir avec tout ça, mais je n'en doute pas que Milla passera un mauvais moment en garde à vue une fois que quelques-uns des invités de la conférence auront relaté aux enquêteurs la «sortie» du directeur du LA.NA.A.L.

Il est l'heure d'aller au concert. J'achète un sandwich à La Station, Place d'Erlon, ce qui me rappelle une chanson des Boum-Bomo's, éphémères gloires locales issues de la Radio Primitive, et comme il y a encore des bus je prends le G pour me rendre à la M.J.C. Claudel. Ça me rappelle le temps de mes études à Reims, quand je n'avais pas de

voiture et qu'il m'arrivait d'aller aux concerts en bus. La galère, parfois, c'était de trouver quelqu'un de motorisé pour le chemin du retour, la seule alternative sinon, après le dernier bus, étant de se manger tout le chemin à pied en pleine nuit. L'arrêt Alexandre de Serbie, où je descends, me rappelle lui le passage du permis de conduire : c'est là que les candidats étaient convoqués pour l'épreuve de conduite.

Dès l'entrée de la M.J.C., je me rends compte que les choses n'ont changé que superficiellement. Il y a une porte neuve et un bénévole posté à l'entrée pour contrôler le passage, mais la déco est la même, et Jean-Paul, le président, est à son poste dans le bureau style cage de verre du secrétariat.

Parmi les nombreuses maisons des jeunes que la ville compte ou a compté (allez savoir pourquoi, Reims n'est pas leader en grand chose, mais elle l'a longtemps été en nombre de M.J.C. par habitant et en mètres carrés d'hypermarché par habitant aussi), Claudel tient une place à part, en ce sens que son conseil d'administration est dirigé depuis des années par des membres d'une association communiste libertaire, ceux-là mêmes qui ont participé à la création de La Radio Primitive. Ça n'empêche pas la M.J.C. d'avoir des activités des plus classiques : école de danse, ping-pong, permanence de l'assistante sociale, piano... Mais pendant des années, Claudel a aussi accueilli l'ensemble des réunions de l'asso libertaire Le Mouton Noir, et l'atelier de sérigraphie a dû autant servir à la formation à la sérigraphie des habitants du quartier et à l'impression des affiches liées à l'activité de la M.J.C. qu'à l'impression des tracts et des affiches militantes du Mouton Noir.

Cela était toléré par le bailleur (l'office d'H.L.M.) et la tutelle (la mairie) jusqu'à ce qu'une manif anti-F.N. se termine avec le jugement d'un militant responsable de l'association accusé d'avoir bastonné au marteau... une voiture banalisée de flics en civils qui lui fonçait dessus ! Là, d'un seul coup, la mairie s'est dit qu'il y avait un peu mélange des genres, et son représentant au C.A. de l'association a exigé que l'asso «politique» se trouve un autre siège social et un autre local de réunion. Ce qui fut fait, dans l'esprit et dans la forme, mais visiblement c'est bien la même équipe qui continue à animer la maison, et c'est tant mieux.

8.

Depuis des années, la M.J.C. accueille aussi de nombreux concerts. Jusqu'au début des années 80, en lien avec les actions revendicatives comme les manifs anti-nucléaires à Chooz, l'ambiance était plutôt au bal folk et à la chanson, mais à partir de 1983, plusieurs associations ont organisé des concerts ici, en partenariat avec Claudel, notamment Un Autre Émoi, Burn Out et Les Pirates de l'Art.

Je vais saluer Jean-Paul qui, comme à son habitude, a plein de choses à me raconter sur la vie rémoise, et les événements d'aujourd'hui ont bien alimenté la source ! Souvent, quand il raconte, il donne l'impression de broder ou d'en rajouter, mais j'ai pu constater à de nombreuses reprises qu'en général il est bien informé, notamment sur la vie politique municipale (sa femme travaille à la mairie, comme de nombreux adhérents du Mouton Noir, ceci explique peut-être cela...). Je tente ma chance à propos de la mort de Gruyère, mais il n'a rien d'intéressant à m'apprendre. Dommage.

J'entreprends ensuite de descendre à la salle de concert, qui est en sous-sol. Le problème, c'est que je tombe tous les deux pas sur des connaissances, de la radio, des concerts ou de la fac ! Je suis encore sur les premières marches de l'escalier quand Léna se présente à la table de la billetterie. Accompagnée, bien sûr ! Mais pas par un soupirant ou un fiancé, juste par une copine, il semble. Nous avons à peine le temps d'échanger quelques banalités (la M.J.C. déjà venue ou pas : pas, et pas facile d'accès ; Dogbowl, elle connaît très peu, la radio...) que le concert commence, et je suggère qu'on ne perde pas de temps si on veut voir quelque chose. Car la salle de Claudel est très petite, et avec une configuration bizarre : on rentre par l'arrière, en montant quelques marches, et ensuite toute la salle descend légèrement avec de larges marches pour arriver à la scène, en contrebas, pas surélevée du tout. Les grands du public qui se tiennent au fond de la salle touchent presque le plafond, et comme les enceintes sont, avec le groupe, en contrebas, le son est très étouffé lorsque la salle est pleine à craquer, ce qui est arrivé plus d'une fois. Je me souviens notamment d'un concert des Thugs, un groupe avec un son à faire exploser une si petite salle, où le public était tellement entassé en bas de la salle, devant le groupe et en remontant vers l'arrière sur les une ou deux premières marches, que le son au fond était tout sourd, et c'est en jouant au ping-pong dans la salle à côté - qui sert aussi de loges - que j'ai pu apprécier au mieux ce concert, car le son passait par la porte de scène, et j'échappais aussi à la fumée et à la chaleur qui caractérisent tous les concerts de Claudel.

Pour cette tournée, Dogbowl est seul sur scène, avant tout pour des questions financières. New-yorkais, il a sorti plusieurs disques sur le label légendaire Shimmy Disc, avec le groupe King Missile, en duo avec

Kramer (le fondateur du label), ou en «solo» sous le nom de Dogbowl, c'est-à-dire accompagné d'un groupe de deux à quatre personnes selon les disques, comprenant souvent son frère Christopher à la clarinette, le batteur Race Age et Lee Ming Tah à la basse. Puis Dogbowl s'est marié à une française, et ils alternent depuis leur résidence entre New-York et Paris. Ce qui explique sans doute comment Dogbowl a pu se retrouver signé par un label français, Lithium, qui a d'abord sorti un excellent live, «Cigars, guitars and topless bars», enregistré aux USA, puis le petit chef-d'œuvre qu'est «The Zeppelin record», enregistré en France avec des musiciens français, mais aussi avec Race Age. Mais là, donc, Dogbowl est tout seul avec sa guitare et un lecteur de mini-disques, avec lequel il a parfois quelques démêlées techniques, qui diffuse des accompagnements instrumentaux qu'il a enregistrés lui-même à la boîte à rythmes, au synthé, à la basse et à la guitare.

Le concert est vraiment un très bon moment. Dogbowl nous délecte avec ses histoires délirantes où les monstres ne sont jamais loin, même quand tout paraît presque normal, surtout quand la fille avec qui vous vous couchez, après s'être déshabillée, dézippe sa peau pour révéler un insecte qui s'en va papillonner sous un lampadaire...! Dogbowl a un bon contact avec le public pendant tout le concert, même si, contrairement à d'autres américains francophiles, comme Jonathan Richman, il a un peu de mal avec le français, malgré ses efforts. Mais pour l'un de ses tours de force, «Nothing better», je crois que tout le monde comprend cet hymne à la fellation et au cunnilingus, même sans saisir le détail des paroles ! Ses difficultés se remarquent surtout quand il glisse quelques mots en français entre les chansons, et ça permet de finir sur un grand sourire quand il massacre en rappel les paroles de son «Oiseau rouge», quasiment incompréhensibles.

L'accueil est bon. La salle est pleine, mais pas bourrée à craquer, ce qui permet d'apprécier le concert, car ici sinon c'est pas possible. Dogbowl a l'air heureux, et je préfère mille fois ce genre de concert aux tournées calibrées, identiques d'un soir à l'autre, dans des salles plus grandes - et je ne parle pas des concerts à Paris, très chers et terminés avant 22 heures comme on en voit de plus en plus. Mais je ne peux m'empêcher d'éprouver une certaine tristesse en pensant à Dogbowl, qui a plus de dix albums et dix ans de carrière derrière lui, qui est aussi peintre (avec un peu de chance, ça lui permet peut-être plus de vivre que la musique...) et romancier («Flan», dont le héros éponyme se promène dans un New-York d'horreur, avec son poisson domestique sur l'épaule, Ginger Kang Kang, qui coupe les têtes des cannibales qui les attaquent, et un gros roman inédit de six cents pages), qui ne cherche sûrement ni à faire fortune ni à être une méga rock star, mais qui a visiblement du mal à obtenir le minimum : faire éditer et distribuer ses productions, et avoir un revenu suffisant pour continuer dans cette

voie...

Nous avons peu discuté avec Léna et son amie pendant le concert, parce que ça ne sert à rien d'essayer. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de faire quelques commentaires à mes amis - surtout à Léna - qui ne connaissaient rien de Dogbowl. Et comme la seule façon de communiquer dans cette ambiance sonore, c'est de se pencher à l'oreille de l'autre, ça crée un début d'intimité pas désagréable, même si ce n'est pas toujours élégant de crier dans l'oreille de son interlocuteur, qui bouche son oreille de la main pour ne pas avoir le tympan martyrisé.

Avant que j'ai le temps de le faire, Léna et son amie proposent de m'offrir un verre pour me remercier de l'invitation. On repasse au bar, devant lequel nous étions passés très vite en entrant ; il est bondé maintenant, puisqu'à ceux qui sont restés là pendant tout le concert, parce qu'ils sont là plus pour l'ambiance ou par habitude que pour la musique (ce bar qui n'en est pas un est l'un des plus sympas et le moins cher de Reims !), se sont ajoutés tous ceux qui souhaitent prolonger un peu la soirée.

Une fois servis, nous entamons une ébauche de conversation, constamment interrompue par le salut et les quelques mots échangés avec divers copains et connaissances - de moi et des filles - et égayée par Dogbowl, qui a l'air comme un poisson dans l'eau au milieu de son public, le cigare cubain au bec et une bouteille de rouge à la main, et qui vient me demander si j'ai aimé le concert (c'est la troisième fois que je le vois en concert : je l'ai interviewé la première fois, et depuis nous correspondons à chacune de ses sorties de disque).

Au moment où je songe à proposer de chercher une idée pour faire quelque chose après le concert, j'aperçois Mikaël qui descend l'escalier, rollers en bandoulière autour du cou, attachés par les lacets. Évidemment, il fonce sur nous, d'autant plus que, d'après ses premiers mots, c'est moi qu'il cherchait en venant ici. Il a l'air encore plus excité que d'habitude. Bizarrement, les filles n'ont pas l'air de le connaître, même de vue. J'aurais pourtant juré qu'il était connu comme le loup blanc dans toute la ville !

Voyant que je vais être pas mal accaparé, Léna et sa copine profitent de l'occasion pour prendre congé. Je suis un peu déçu, bien sûr, mais surtout très content d'avoir pu faire un peu connaissance. Ça suffit à mon bonheur du jour, et je n'imaginai pas brûler toutes les étapes dès ce soir !

Je tourne alors toute mon attention vers Mikaël, décidément plus énervé que d'habitude. Et il a un peu de quoi. Il m'explique qu'il est passé au C.C.A.S. en fin de journée toucher sa pension mensuelle. Et que la secrétaire, au lieu de s'occuper directement de lui, l'a fait attendre jusqu'à ce que le chef soit libre, et qu'une fois dans son bureau, il s'est fait sonner les cloches comme jamais pour m'avoir alerté

à propos des prestations que lui verse le C.C.A.S. Il a finalement touché ses sous, avec la promesse d'une augmentation si jamais les autorités l'acceptent, et surtout la menace de tout perdre s'il ne garde pas un minimum de discrétion sur ses avantages.

Sous ses airs lunaires, Mikaël est loin d'être un idiot fini. Il comprend bien qu'il y a quelque chose de louche derrière tout ça, mais il m'en veut un peu d'avoir provoqué tout ce bazar. Je m'excuse d'être intervenu sans en reparler avant avec lui, je le rassure et promets de m'occuper de tout ça avant de repartir à Paris... Et j'ai ma petite idée sur la manière de procéder.

La soirée s'étire encore deux heures dans le bar de la M.J.C., qui reste toujours aussi enfumé, même si au fil des minutes il héberge de moins en moins de monde. Je profite du départ de l'un de mes derniers copains / vieilles connaissances pour me faire ramener en ville en voiture, avant d'être obligé de revenir à pied comme au bon temps de mes études ici, ou de geler devant la M.J.C. à attendre un taxi.

Arrivé à l'hôtel, mes vêtements parfument la chambre au tabac, et un peu à la bière. Tout mon corps en est imprégné de toutes façons. Mais je suis mort et la douche attendra demain matin. Il faudra d'ailleurs que j'aie m'acheter un change : je n'avais pas prévu de rester jusqu'au week-end, mais pas plus. Et avec l'affaire Gruyère, je ne sais pas de combien de temps mon séjour sera prolongé... Je n'ai aucun mal à m'endormir.

9.

Je suis réveillé par le téléphone à 8 h du mat. C'est Jacky, une de mes vieilles connaissances d'hier soir, pigiste à Radio France Champagne depuis des années. On a un peu parlé, bien sûr, de l'affaire Gruyère hier, et je lui ai expliqué pourquoi j'étais resté à Reims après la conférence de presse commune rock et jazz. Il n'a qu'une chose à me dire, et ce n'est pas une surprise : Nicolas Milla a été arrêté ce matin. Il est en garde à vue au commissariat.

Après une douche rapide je remets mes vêtements sales de l'avant-veille, qui puent moins que ceux qui ont subi l'épreuve de Claudel, je prends un café que je n'apprécie pas car je suis trop pressé, et je fonce au commissariat.

J'y retrouve un contingent de la presse locale au grand complet, soit tout de suite sept à huit personnes : « L'Union », mon pote de l'A.F.P., Radio France, France 3 et quelques radios. Évidemment, il n'y a rien à communiquer et personne pour communiquer ce rien puisque la garde à vue vient de commencer. Le commissariat est plutôt calme. Quelques personnes qui attendent des heures pour déclarer un vol. Une voiture de patrouille ou deux qui entrent et sortent. On organise un tour de rôle pour aller chercher de quoi petit-déjeuner, puis, au fil des heures, de quoi prendre l'apéro. A midi et quart, Mme la Commissaire, qui dirige la police rémoise depuis une paire d'années - la première femme en France nommée à ce type de poste -, vient enfin nous donner des nouvelles.

Nicolas Milla a été «convoqué» ce matin au commissariat pour y être entendu à propos des menaces publiques proférées à l'encontre de Mme Marie-Hélène Gruyère la veille de sa mort. Il s'en est expliqué. Elles ont trait à des différends professionnels remontant à plusieurs années, exacerbés par la situation actuelle de M. Milla. Son épouse a confirmé qu'il était rentré chez lui juste après la conférence de presse. Au moment où le corps de Mme Gruyère était balancé rue Havé, il prenait le petit-déjeuner chez lui avec sa femme et sa fille. Aucune charge n'a été retenue contre lui. Il est libre. Par ailleurs, l'autopsie de Marie-Hélène Gruyère avait lieu ce matin. Les résultats complets seront connus ce soir ou demain.

Rideau. Je ne suis évidemment pas surpris. J'avais prévenu le journal de l'interpellation dans la matinée. Je les appelle pour leur donner le fin mot de l'histoire, et dicter les trois lignes qui feront l'objet d'une brève au fin fond d'une colonne de la section France du journal, s'il y a de la place. Je sais très bien qu'il ne se passera rien d'intéressant pour moi tant que les causes de la mort de Marie-Hélène Gruyère n'auront pas été élucidées et que son ou ses meurtriers n'auront pas été arrêtés. Aussi, je quitte le commissariat après avoir salué mes collègues, et je passe en ville acheter un jean, deux tee-shirts des

chaussettes et des slips de rechange, puis je vais à l'hôtel me changer et me reposer un peu. J'ai presque tout l'après-midi de libre après cette courte sieste, et je sais comment je peux occuper mon temps.

Tout d'abord, je me dirige vers le centre-ville, et je traîne un peu Place d'Erlon, rue de Vesle, vers les cafés, les cinémas et les disquaires. Sans surprise, je tombe sur Mikaël en moins de vingt minutes, en rollers, en train de suivre un groupe de quatre-cinq personnes qui sort de la FNAC et hésite avant d'aller boire un pot. Je lui demande s'il a sa carte d'identité sur lui, et je l'embarque avec moi direction la mairie. En coupant par la rue de l'Étape et le cours Langlet, on y est en moins de dix minutes.

L'Hôtel de Ville, encore un monument rémois imposant, avec une longue histoire derrière lui, puisqu'il a été incendié au XVIIème siècle, et surtout il a été complètement détruit par les bombardements de 14. Mais bon, comme le reste il a été reconstruit, et il fait bien vieux et sérieux quand on monte les marches du perron, faisant face à 200 mètres de distance à la Sous-Préfecture, avec deux rues et la place du Forum entre les deux.

Le hall principal est quand même monumental. A droite et à gauche, les services administratifs de la mairie sont répartis autour d'un couloir en demi-cercle. Nous suivons les portes et les panneaux jusqu'à l'État civil et, une fois arrivés, nous nous armons d'un ticket numéroté et nous attendons. Quelques minutes. Quand vient notre tour, Mikaël, qui a bien appris sa leçon, explique qu'il a besoin d'un extrait d'acte de naissance. La madame, un peu fatiguée en fin de journée, mais plutôt avenante, prend la carte d'identité de Mikaël, dit que ça ne devrait pas poser trop de problèmes car il est né à Reims, et commence à tapoter sur son ordinateur. Évidemment, c'est là que les choses commencent à se gêner. Son visage se fronce, elle se lève d'un air pensif et va s'entretenir avec son chef, qui trône à un bureau situé quelques mètres en arrière des guichets, pour mieux contrôler le travail des employés, plus que probablement. Quand elle revient, la madame a carrément le visage fermé. Elle retapote encore un peu sur son clavier, puis lâche le morceau.

« - C'est bien ce que je pensais. Pour un extrait d'acte de naissance, on doit se reporter aux registres originaux de l'État civil. Mais, Monsieur, vous êtes né entre 1965 et 1975, et ces années-là ont été actuellement confiées à une entreprise sous-traitante pour être numérisées. La continuité du service public est maintenue, bien sûr, mais il y aura un petit délai, de quelques jours.

- Et vous ne le saviez pas il y a deux minutes, que ces années-là n'étaient pas disponibles, chère madame ?, j'interviens sans m'énerver.

- Non monsieur, je savais que la numérisation était en cours, mais je ne savais pas quelles années étaient traitées actuellement, comme ça

change chaque semaine. C'est M. Chapoutot, mon chef de service, qui vient de me l'indiquer. »

Je dis bien sûr à Mikaël de confirmer sa demande, et nous repartons, très dignes. Cette non-information en est une, d'information, en quelque sorte, puisqu'elle confirme qu'il y a quelque chose de louche autour de Mikaël, de ses origines et de l'origine de ses subsides. Et à force de titiller et la mairie et le C.C.A.S., nous allons bien finir par faire bouger les choses et obtenir des informations intéressantes.

Nous reprenons les couloirs en sens inverse. Arrivés dans le hall, je suis surpris par l'effervescence qui y règne, alors que tout à l'heure c'était le calme habituel d'une après-midi de semaine, avec un planton, une dame à l'accueil derrière un comptoir et une ou deux personnes qui demandaient des informations ou leur chemin.

Mais là, il y a plus d'une dizaine de personnes dans le grand hall, qui s'agitent, qui entrent, qui sortent,... La porte capitonnée qui mène vers les bureaux du maire et des adjoints a à peine le temps de se refermer après chaque passage, dans un sens ou dans l'autre. On s'arrête, et je demande à Mikaël s'il n'y a pas quelqu'un qu'il connaît parmi tous ces gens. Évidemment qu'il y en a, puisque je me suis souvent demandé si par hasard Mikaël ne connaissait pas tous les habitants de Reims. Il m'indique un conseiller municipal, puis une employée du service de communication de la mairie. Cette dernière fera l'affaire ! On presse un peu le pas, et on réussit à l'aborder juste avant qu'elle ne passe la porte de son bureau.

Qu'est-ce qu'il se passe ? Eh bien, le juge d'instruction vient de publier un communiqué après avoir pris connaissance des résultats de l'autopsie de Marie-Hélène Gruyère. Il n'y aurait pas eu d'homicide. Comme on pouvait le penser, Mme Gruyère était morte (depuis quelques heures pas plus) quand son corps a été jeté rue Havé. Il n'y a pas de blessures. La mort est due à un arrêt cardiaque causé, pas vraiment par une overdose mais par une réaction fatale due à un mélange de cocaïne et de médicaments !! Et là, tout le monde s'active parce que le député-maire a aussitôt décidé de sortir son propre communiqué de presse, en réaction à celui du juge, pour se féliciter qu'il n'y ait pas d'homicide, pour rappeler le dévouement de Marie-Hélène Gruyère à sa cité et son honnêteté, pour affirmer qu'elle menait une vie saine et était tout sauf une droguée, et pour affirmer bien haut qu'il est persuadé que la suite de l'enquête confirmera cette certitude et dissipera les soupçons de vie dissolue que pourraient faire peser sur elle les résultats préliminaires de l'autopsie.

Tu m'étonnes, John ! C'est vrai que dans le coin de Reims on ne plaisante pas avec la drogue. Je me souviens qu'une fin d'été, l'année qui suivit le succès du "Mangez-moi" de Billy-ze-Kick & Les Gamins en Folie, les gendarmes s'étaient mis en planque pendant plusieurs week-

ends près d'un pré abritant des psylos qui leur avait été signalé. Ils avaient même utilisé un hélicoptère pour une surveillance aérienne ! Ils avaient ensuite interpellé plusieurs joyeux cueilleurs qui avaient été placés en garde à vue avant d'être déférés devant un tribunal !! Le pré n'avait pas connu un meilleur sort puisqu'il avait été livré à un bulldozer qui l'avait consciencieusement retourné pour prévenir toute future cueillette et empêcher la repousse l'année suivante...

N'empêche que, à moins qu'on ait gavé Marie-Hélène Gruyère de force à la coke et à l'ecsta, je vois mal comment Armand pourra continuer d'affirmer que sa chère amie ne s'est pas droguée au moins une fois dans sa vie... Et comme ce n'est pas une surdose qui l'a tuée, mais plutôt une sorte de réaction allergique, elle n'a même pas l'excuse du suicide ! Et puis, surtout, il reste à comprendre pourquoi de bonnes âmes ont préféré une ballade matinale rue Havé plutôt que d'appeler le SAMU ou les policiers après son décès...

Mais mine de rien, ça me donne du boulot tout ça. Je salue Mikaël, qui a à faire je ne sais trop où en ville, et je fonce au Palais de Justice, qui tourne le dos à la cathédrale tout près d'ici, et j'y récupère le communiqué du juge. Je m'installe au bar qui fait le coin - un des angles du bâtiment qui abrite le Grand Théâtre - et je rédige une brève pour le journal, que je dicte ensuite au téléphone entre deux bruits de chasse d'eau (les cabines téléphoniques des cafés sont toujours fixées contre la cloison des chiottes !) à la secrétaire de rédaction de permanence.

10.

S'il n'y a pas d'homicide, l'affaire Gruyère s'avère avoir plus de trous que le fromage du même nom. Mais même s'il y a mort suspecte d'adjoint au maire et transport illégal du corps post-mortem, cette histoire ne va plus justifier très longtemps que je prolonge mon séjour à Reims.

Je regarde l'heure : six heures et quart. Je paie et sort du café en essayant, pour tromper ma nervosité, de me souvenir dans l'ordre des titres de l'album "This year's model" d'Elvis Costello. "No action", "This year's girl", "The beat", ... Une des lentes, sûrement "Little triggers", suivie d'une des plus rapides, "You belong to me", et c'est après que ça commence à se compliquer, suivant qu'on parle de l'édition originale anglaise, dont la face A s'arrête là, de la française, qui ajoute "Watching the detectives", ou de l'américaine, qui remplace "Night rally" sur la face B par "Radio radio".

Je suis arrivé devant la librairie Largeron avant d'en arriver aux titres bonus des diverses éditions de l'album en CD, et je me dépêche de rentrer avant d'hésiter. Léna est là, sans chef et sans client, mais derrière son comptoir. Du coup, on ne se fait pas la bise, mais le cœur y est. Je lui donne des nouvelles de l'affaire en quelques mots, je lui explique que, si ça ne bouge pas d'ici là, je devrai sûrement repartir demain à Paris et, comme je l'espérais, on finit par se donner rendez-vous pour boire un pot. Pas tout de suite après la fermeture du magasin, comme je l'aurais pensé, mais un peu plus tard dans la soirée, à l'Apostrophe, place d'Erlon. C'est bizarre, mais en ressortant du magasin j'ai à nouveau en tête la chanson "New teller" de Jonathan Richman !

Et comme j'ai un peu de temps jusqu'à notre rendez-vous, je décide de faire le tour des disquaires du centre-ville, ou de ce qu'il en reste. En neuf, il n'y a plus que la FNAC et une des boutiques qui a conservé un marché de niche (vinyls, techno, imports), et il y a deux ou trois disquaires d'occase, bizarrement tous tenus par des vétérans des magasins de disques des années 1970, devenus leur propre patron, tous aigris, bêtement nostalgiques, inquiets pour leur chiffre d'affaires de petit commerçant et pour leurs cheveux qui blanchissent et qui tombent (même en les attachant en catogan, ils ne s'en sortent pas !). Et évidemment, je les connais tous plus ou moins, ce qui rend les visites dans leurs boutiques encore plus déprimantes. J'écourte au maximum les conversations sur le mode du "Qu'est-ce que tu deviens ?" et du "Tu te souviens, il se passait pas mal de choses à cette époque-là à Reims ?", parce que ça m'énerve et que, si je ne fais pas gaffe, on va remonter encore au M.A.R. (l'asso qui organisait des concerts à Reims dans les années 70) et au concert de Tangerine Dream et de Nico dans la

cathédrale.

Je suis presque soulagé quand j'arrive au rayon disques de la FNAC, c'est dire. Je fouille un peu pour trouver un disque à offrir à Léna. Pas simple. Miraculeusement, je finis par tomber dans un bac à soldes sur une compilation de Kevin Ayers, qui contient à la fois "Puis-je", la version en français de "May I" ("Puis-je m'asseoir auprès de toi pour te regarder"...) et "Whatevershebringswesing", l'hymne qui fait prendre la vie du bon côté, avec Robert Wyatt aux chœurs. Cela fera parfaitement l'affaire.

Après ça, je vais manger sur le pouce au Castel Rock Café, tout près de l'hôtel. C'est un bar situé tout au bout de la rue Libergier, avec quasiment pour seuls voisins le boulevard et le canal. Ce qui ne l'a pas empêché de se faire flanquer une fermeture administrative par la sous-préfecture quand il lui a pris l'idée d'organiser des concerts. Trop près du centre. Repassez quand le rock sera mort et qu'on n'écouterà plus la musique qu'au chaud chez soi. De façon surprenante, les propriétaires du café ont depuis cessé d'organiser des concerts...

Je passe me rafraîchir à l'hôtel, comme on dit quand on veut pisser, se changer et se filer un coup de flotte sur le visage, et je ressorts direction mon rendez-vous.

L'Apostrophe est un grand café qui fait figure d'exception place d'Erlon. Avant lui, il y a eu le Jour et Nuit, qui était presque un bar rock. Il existe toujours, mais la porte est fermée le soir et tenue par un videur, comme dans une boîte, et le tri des clients se fait aussi comme dans une boîte ! A vomir.

L'Apostrophe c'est un repaire d'étudiants, plus sympa, moins intello et moins auto-conscient que le Café du Palais, face au Grand-Théâtre. Il est très grand : après une longue enfilade, on débouche sur une grande salle, parsemée de fauteuils et de canapés en cuirs, défoncés mais sympas.

Léna est déjà là, et elle a pu trouver un coin relativement calme et un peu isolé. Nous passons un bon moment.

Comme il fait beau, nous repartons à pied, et Léna accepte ma proposition de la raccompagner. Elle habite dans le quartier Saint-Remi, c'est-à-dire à un petit quart d'heure de marche du centre.

C'est au moment où nous traversons la rue de Vesle, l'axe central de la ville depuis les Romains, semi-piéton depuis vingt ans, mais désert à cette heure, que Mikaël nous rattrape et fait un dérapage avec son vélo pour s'arrêter près de nous. Je ne sais pas comment il a fait pour nous retrouver, mais Reims n'est de toutes façons qu'une grosse bourgade de province et le centre-ville n'est pas si grand.

Il est une fois de plus à bout de souffle. Ce sont les "copains" de "L'Union" qui l'ont dit de me prévenir. Tout le monde est dans le quartier des Chatillons, à la tour des Chatillons. Falot est mort, au pied de la tour. Tombé de très haut probablement.

Je ne salue pas Léna de la façon que j'aurais voulu ! Pas de voiture, et encore moins de taxi autour de nous. Cette fois-ci, le trajet est plus long, et Mikaël n'en peut plus de toutes façons. Il me prête son vélo et je fonce vers les Chatillons.

Je traverse la rue Libergier, et je prends la rue Clovis, puis à droite au rond-point jusqu'au canal et à gauche sur ce qui a dû être la première piste cyclable de la ville. Je ne suis pas au tiers du chemin, et mon coccyx est déjà horriblement douloureux. Je ne sais pas comment font les coureurs professionnels et tous ces cyclistes du dimanche qui bouffent du kilomètre, mais moi, à chaque fois que je fais du vélo je ne peux pas m'asseoir pendant trois jours. Je suis essoufflé aussi, mais déjà arrivé au niveau de Saint-Remi. Je traverse le canal au niveau du faubourg Sainte-Anne, et je n'ai pas trop le temps de réfléchir à la situation. Gruyère est morte, naturellement, mais gentiment déposée post-mortem rue Havé. Falot est mort, au pied de la tour des Chatillons. Tombé tout seul, ou pas ?

Je passe le centre commercial qui abrite la M.J.C. Claudel, mais pour une fois ce n'est pas le but de mon voyage dans le quartier. Après un long faux-plat, j'arrive au pont qui enjambe la quatre-voies que tout le monde à Reims appelle la voie du Rouillat, même si personne ne se souvient que le Rouillat c'était un ruisseau qui descendait de la Montagne de Reims, traversait le hameau de Murigny puis l'emplacement de la quatre-voies actuelles pour aller se jeter dans la Vesle.

Je suis maintenant tout près de la tour des Chatillons, coiffée du « Vol d'Icare », sa sculpture lumineuse qui brille de tous ses feux. A l'arrière-plan, au loin, les néons de la zone commerciale de Cormontreuil font un halo en écho à "l'oeuvre d'art".

Tout est bouclé, évidemment, et noir de monde. Même si seulement 10 % de la population de la tour et des immeubles avoisinants étaient descendus voir ce qui se passe, on ne pourrait pas mettre un pied devant l'autre dans la rue qui ceinture la tour des Chatillons. Mais la nouvelle a déjà pas mal circulé – moi même j'ai bien été prévenu ! - et il y a en plus des voitures et des badauds d'autres quartiers, dont quelques collègues et de nombreuses personnalités.

Impossible d'approcher, et impossible de négocier une approche. J'arrive juste à apercevoir les reflets dorés d'une couverture de survie étendue sur le corps, sur les rosiers d'un espace vert miteux. Mais en écoutant et en posant quelques questions autour de moi j'arrive assez

vite à reconstituer ce que l'on sait, à condition de veiller à démêler le vrai du faux. Et ce qu'on sait, c'est pas grand chose.

Un gamin qui faisait du vélo-cross dans l'espace vert a eu la peur de sa vie quand le corps a fait un bruit énorme en s'écrasant à quelques mètres de lui. Apparemment, Falot est tombé du toit, pas d'un appartement plus bas puisque la porte d'un escalier réservé à l'entretien du bâtiment et des ascenseurs a été trouvée forcée et ouverte. Falot n'avait pas d'ailes collées à la cire, et encore moins de parachute ventral. Ça, c'est une des premières blagues que se racontent les petits rigolos dans la foule pour détendre l'atmosphère.

Mais je ne m'attarde pas. Par miracle, la cabine téléphonique près de la station-service qui fait l'angle de la rue est libre et en état de fonctionner. J'appelle le secrétaire de rédaction de permanence au Figaro pour lui expliquer le topo, et lui demander de dégager si possible – et s'il a l'aval de la rédaction en chef – une demie-page pour ces événements rémois dans l'édition de demain. Il n'est pas très tard – même pas dix heures et demie - et si je ne lambine pas j'ai encore le temps d'écrire mon papier et de le faxer.

Comme c'est quand même un peu la fête aux Chatillons ce soir, il y a un ou deux taxis qui rôdent : ils viennent probablement d'amener leur lot de badauds et se sont dit qu'il y en aura sûrement qui auront besoin de faire le trajet en sens inverse. Je me fais ramener à l'hôtel, après avoir négocié sérieusement pour que le taxi accepte de prendre le vélo de Mikaël dans son coffre : je marche déjà comme si je venais de faire trois jours de randonnée à cheval sans descendre du canasson, et mes jambes ont du mal à me porter, pas question de rentrer à vélo. Et puis, je dois me dépêcher d'écrire cet article !

Arrivé dans la chambre, j'allume mon Macintosh portable et je commence à rédiger. Comme j'avais préparé ma venue ici, j'avais potassé l'histoire rémoise récente et la carrière de Falot, que je connaissais déjà assez bien. Pas de problème donc pour le gros du contenu de l'article, la carrière de Falot, sa personnalité, son importance pour Reims. Je fais juste bien attention de ne pas faire référence à notre article sur la Belle endormie !

Là où ça se corse, c'est quand j'en viens à relater les événements de cette semaine, et surtout de cette nuit. Pour Gruyère, on a une mort a priori naturelle, mais un transport du corps pas fait par des croque-morts professionnels. Pour Falot, c'est plus compliqué, et je ne risque pas d'avoir plus de précisions cette nuit. S'il était vivant au moment où il a atterri au sol, de deux choses l'une : soit il a sauté tout seul, et c'est un suicide (causé par la mort de Gruyère ? ou par d'autres soucis ?) ; s'il était mort avant de tomber, c'est qu'on a poussé son corps. Si c'est une mort naturelle, on se retrouve exactement dans le même cas de

figure que pour Gruyère. Si ce n'est pas une mort naturelle, c'est qu'on a affaire cette fois-ci à un meurtre, et là ça va faire du bruit dans les foyers rémois, plus qu'un concert de rock à la M.J.C. Claudel.

J'essaie d'exposer ces différentes hypothèses dans l'article, sans trop rentrer dans les détails. Je ne le laisse pas paraître, mais je pencherais plutôt pour le suicide. J'ai ma petite idée, mais elle n'est pas encore assez étayée, et il est bien trop tôt pour en parler à qui que ce soit, et encore moins pour l'évoquer dans un article, même allusivement.

A minuit et demie, j'ai fini. Je descends à la réception réveiller le gardien endormi devant sa télé neigeuse pour lui demander de faxer mon article. Puis j'appelle la rédaction pour discuter de la mise en page et du choix de l'illustration (une photo d'archive de Falot lors de sa première élection comme maire), et je me couche. Les événements, les émotions, et la course à vélo surtout, m'ont épuisé. Bizarrement, je rêve de Tour de France et de saut en parachute.

11.

Je me lève quand même pas trop tard le lendemain matin car il faut que je suive mes petites affaires, et ça risque quand même de bouger pas mal aujourd'hui encore. Je fais l'impasse sur le petit déj à l'hôtel car il faut de toutes façons que je sorte pour acheter la presse, et je vais m'installer à la terrasse couverte d'un café de la Place d'Erlon.

Lors de la fameuse rénovation de la place d'Erlon, l'architecte a aussi voulu lui redonner une unité et la marquer de son empreinte. Les infrastructures et le mobilier urbain sont donc maintenant à base de métal et de pointes - les lampadaires ont l'air de pylônes - et le plus drôle, ça a été pour les terrasses de café, autorisées à l'origine de façon légère sans permis de construire, que les cafetiers avaient peu à peu renforcées avec des murets et des vitres, et surtout du chauffage, car à Reims la saison chaude est des plus courtes !

Pour régler le problème, la ville a proposé aux cafetiers de les subventionner pour démonter leurs terrasses illégales et installer les terrasses au look métallique prévues par l'architecte. Heureusement, peu l'on fait, et notamment pas celui que j'ai choisi, car sinon, entre les terrasses, les sorties de parking avec ascenseur, les pylônes et les lumignons installés au milieu de la place comme sur une piste d'atterrissage, la place d'Erlon aurait ressemblé complètement à une de ces stations lunaires de science-fiction que les dessinateurs de BD et les réalisateurs de série B ont popularisées depuis les années 50.

Je passe un moment là, tranquille, avec un grand café et deux viennoiseries, à vérifier que mon article n'a pas été trop caviardé, à lire la presse concurrente nationale, qui n'annonce l'événement que par une brève reprenant les dépêches d'agence, ce qui est logique, et à lire les deux pages spéciales que « L'Union » a eu le temps de faire.

J'ai presque fini quand le gyrophare bleu d'une voiture de police qui s'arrête devant le siège de « L'Union », justement, me fait lever les yeux. Pas de sirène, y a pas de quoi. Ils viennent sûrement juste pour une formalité quelconque.

C'est vraiment ce que je pensais, mais quelques minutes plus tard je suis à nouveau dérangé dans ma lecture par des mouvements que je repère du coin de l'œil. Les flics sont ressortis, et un petit groupe de trois-quatre personnes discute sec avec eux. Je reconnais Charles William, le chroniqueur culture de « L'Union », qui était à la conférence de presse il y a deux jours, le rédacteur en chef du journal, et le mec en costard ça doit être le grand directeur.

La conversation est animée, et au bout de quelques minutes les flics remontent en bagnole avec Charles William coincé entre deux d'entre eux, sur le siège arrière. Ses bras n'étaient pas dans une position naturelle quand il est monté en voiture, comme s'il était menotté !

Je ne perds pas de temps. Je laisse mes journaux et un billet sur la table, suffisamment gros pour payer ma note, et je me mets à courir vers le commissariat.

Vu le schéma de circulation, la voiture doit faire le tour du boulevard, et passer devant la gare pour aller au commissariat, j'ai presque le temps d'arriver avant elle au commissariat en coupant au travers des allées des Promenades. Je passe devant le « Bois debout », un comptoir vitré immuable situé sur les Promenades, dont la clientèle doit être plus constituée d'habituez que de voyageurs de la gare. Je traverse les parkings et j'arrive au commissariat, avec un point de côté quand même, juste après la voiture que je vois s'engouffrer dans le parking à l'arrière.

Je suis là sans trop savoir pourquoi... Je me doute qu'il y a anguille sous roche, mais je ne sais pas trop quoi faire. Mais toute cette affaire commence à traîner un peu trop à mon goût, et je ne suis plus décidé à attendre tranquillement que les choses se passent.

Je rentre dans le commissariat, vide à cette heure à part quelques piliers de béton qui soutiennent l'étage et la plantonne de garde. Je m'approche et, avant qu'elle ait eu le temps de remballer le « Femme actuelle » qui lui tient compagnie, je me présente et je demande à voir Madame la Commissaire principale.

La plantonne commence à me dire que ça va pas être possible, que la Commissaire est occupée, qu'une conférence de presse est prévue dans l'après-midi, mais je bluffe un peu en lui expliquant que j'ai des révélations à publier dans « Le Figaro », mais que je souhaiterais d'abord obtenir une réaction de Mme la Commissaire pour que mon article présente le point de vue de l'ensemble des parties concernées.

Ça marche. On me demande juste d'attendre quelques minutes. Ce que je fais, en allant et venant dans le hall, à lire les affiches des campagnes de sensibilisation nationale pour la sécurité routière, les avis de recherche, les textes officiels, quand j'aperçois d'un seul coup une autre voiture de police qui rentre dans le parking.

Et qui c'est qui trône à l'arrière, à côté d'un policier, cette fois-ci ? Rien moins que M. Furlan ! Si je reste encore là quelques minutes de plus, je vais voir arriver le fourgon du traiteur pour le cocktail !

Tout ça me donne matière à réflexion, et je sursaute quand Madame la Commissaire s'approche pour me saluer et m'indiquer le chemin de son bureau. On ne peut pas dire qu'elle soit très aimable. Elle ne m'incendie pas non plus, comme j'aurais pu le craindre. Elle est très sèche, c'est tout. Comme elle me l'explique, avec la mort du député-maire la veille, qui suit de peu celle de l'une de ses adjointes, elle est un peu occupée, et elle subit un maximum de pression venant de tous côtés.

Et moi, je ne me sens sûrement pas mieux qu'elle. J'ai une minute

pour trouver le moyen de lui faire croire que j'en sais bien plus sur toute cette affaire que je n'en sais réellement, et l'amener à me donner des informations que je n'aurais pas obtenues autrement.

Je lui explique que je suis là depuis trois jours. Que je suis venu pour une conférence de presse donnée par Falot et Gruyère, entre autres. Qu'ils sont tous les deux morts maintenant, et qu'elle est en train d'arrêter la majeure partie des responsables culturels de la ville qui participaient à cette conférence de presse.

Elle accuse le coup quand je parle de ces arrestations, mais je me garde bien de lui dire que j'ai appris ça par hasard, et que je serais bien incapable de dire combien de personnes ont été interpellées, ni pourquoi. Elle pense peut-être que je bluffe, mais tant qu'elle aura un doute, ça jouera pour moi.

Puis je lui demande si elle croit sérieusement que les deux décès sont directement liés, et qu'il y a là matière à enquête pénale. Même si je ne suis pas tout à fait sûr de moi (c'est plus un pressentiment qu'autre chose), je lui dis que je pense que non, et que la proximité des dates des décès et les liens qu'entretenaient les victimes ne suffisent pas à lier les deux affaires, et que je compte l'écrire et la contredire si elle m'indique qu'elle considère ces deux décès comme un seul et même dossier.

Elle soupire, allume une clope, et semble bien fatiguée et énervée par la ou les nuits blanches que toute cette histoire vient de lui causer. Elle semble hésiter un instant à m'envoyer chier, mais se décide finalement à me répondre.

« - Ecoutez, me dit-elle, vous écrirez ce que vous voulez. Pour M. Falot, je ne vous dirai rien, car l'autopsie est en cours, et elle déterminera la suite de l'enquête.

Pour ce qui est de Mme Gruyère, vous savez déjà qu'elle est décédée de manière naturelle. Nous avons pu reconstituer son emploi du temps pour la nuit qui a suivi la conférence de presse. Nous savons avec qui elle a passé la soirée, et l'un des participants, que nous avons interpellé hier soir, nous a raconté son déroulement par le menu. D'autres gardes à vue sont en cours pour confirmer ses dires, et j'avais l'intention de faire une conférence de presse à ce sujet à l'issue des gardes à vue. Mais comme vous êtes déjà là, vous aurez une primeur de quelques heures sur vos petits camarades, ce qui ne vous avantagera pas beaucoup vu que vos journaux paraîtront tous en même temps.

Pour faire simple, c'est plus une histoire d'encanailleries qui a mal tourné qu'autre chose. C'est M. Eric Siniac qui a été notre invité cette nuit, car à l'issue de la conférence de presse, Mme Gruyère s'est rendue chez lui pour une « party »

Je l'interromps :

« - M. William et M. Furlan étaient présents, j'imagine »

Elle tique, mais acquiesce :

« - Oui, eux et quelques autres, dont Mendiant, du studio électro-acoustique Saint-Jean, et Comelade, du Grand-Théâtre. Il y avait du champagne, bien sûr, et aussi des alcools forts. Mais il y avait aussi de la cocaïne. Mme Gruyère en a consommé. D'après les interrogatoires que nous avons mené, nous savons que ce n'était pas la première fois qu'elle sniffait dans ce type d'occasion, mais elle n'était pas à proprement parler une toxicomane, tout juste une cocaïnomane de salon. Mais il y avait une différence avec les fois précédentes, car Mme Gruyère avait entamé entre-temps un traitement hormonal pour atténuer les effets de la ménopause. Rien que de très classique, puisque presque toutes les femmes sont suivies la même façon de nos jours. Seulement, le problème c'est qu'elle a fait une réaction allergique exacerbée au cocktail alcool, drogue et médicaments, qui a provoqué une crise cardiaque foudroyante.

Nous savons tout cela depuis que les résultats des analyses biologiques post-mortem nous ont été communiqués. Il ne nous restait plus qu'à trouver le lieu du décès, et surtout l'identité des croque-morts improvisés qui ont saboté le boulot en la balançant rue Havé. Ça nous a pris une paire de jours, mais nous avons appris tout ça cette nuit, et les auditions de ce matin n'ont pour but que d'étayer et de vérifier les témoignages que nous avons déjà recueillis.

- Et les croque-morts sont...

- Au nombre de deux, soit messieurs Furlan et Siniac. Une fois le décès constaté, ils ont invité leurs invités à quitter les lieux au plus vite, si je peux m'exprimer ainsi, en leur expliquant que, moins il y aurait de gens présents à l'arrivée de la police, moins il y en aurait qui seraient importunés par cette malheureuse affaire. Apparemment, ils avaient vraiment l'intention de faire appel à nous, mais ils se sont arrêtés quelques minutes pour réfléchir et ils se sont dit qu'avec un scandale comme ça, c'en était fini de leurs festivals, de leurs gagne-pain et de leurs carrières. D'où la lumineuse idée d'accompagner Mme Gruyère rue Havé, un lieu qu'elle ne fréquentait guère, mais dont les habitants sont habitués au rôle de bouc émissaire. Et maintenant, leur carrière est fichue quand même, même s'ils ne risquent pas grand chose pour un transport illégal de cadavre. Mais on en a profité malgré tout pour remonter leur filière de fourniture de coke !

Voilà, je vous mets dehors avec ça. C'est déjà pas mal : vous avez plusieurs heures d'avance sur vos collègues, y compris ceux de la presse locale. Et n'oubliez même pas de poser une question sur M. Falot maintenant. Pour ça, il faudra revenir plus tard aujourd'hui ou demain ! »

Et avec ça je me retrouve dehors. Je ne suis pas vraiment surpris

par ce que j'ai appris. Je n'ai jamais cru à une affaire crapuleuse, ou à une quelconque affaire de banditisme, mais je suis quand même un peu secoué, ne serait-ce que parce que les acteurs de cette affaire, à défaut d'être tous des amis, sont au moins des fréquentations. Et comme j'ai déjà eu l'occasion une fois de me rendre chez Siniac, j'imagine très bien la scène. Il habite un très grand appartement, presque face à la Sous-Préfecture, dans un immeuble où se côtoient cabinets d'avocats et appartements de riches retraités. Ce n'est pas le jazz qui a dû lui permettre de se payer ça, mais plutôt une fortune familiale, j'imagine, et il s'en est servi pendant longtemps comme base d'opération pour ses associations.

12.

Le cas Gruyère semble a priori réglé, désormais. Reste Falot. Mais je ne compte pas rester ici à Reims encore très longtemps, à attendre d'hypothétiques résultats ou découvertes, de magouilles, de meurtriers ou de lettre d'adieu. C'est pas désagréable de revoir de vieux copains, ou de se faire un petit trip nostalgique, mais pour l'instant il n'y a qu'une chose, ou plutôt qu'une personne, qui pourrait me donner envie de m'attarder encore un peu ici...

Je rentre à l'hôtel, et je fais marcher le téléphone.

Mon premier appel est pour Jean-Paul, le directeur de la M.J.C. Claudel.

« - Oui, Jean-Paul, bonjour. Je suis encore à Reims, puisque pour une fois ça bouge ici. Je t'appelle pour te demander un service. Euh, pour le demander à ta femme en fait...

- Oui. Elle est au boulot là. Mais demande toujours, et on verra ce qu'on peut faire.

- Justement, ta femme elle travaille toujours à faire le ménage à la mairie, j'imagine ?

- Oui.

- Et si je me souviens bien, elle travaille tous les samedis matin ou presque, pour profiter que les bureaux sont vides pour y faire le ménage, c'est ça ?

- Tout à fait.

- Alors voilà. Je suis passé hier à l'Etat Civil avec Mikaël pour demander un extrait de son acte de naissance. On nous a fait sciemment lanterner, mais je suis sûr qu'on aurait pu nous donner ce document dès hier soir. Il est probablement prêt, dans une enveloppe au nom de Mikaël Mutigné posée dans une panette de documents en attente sur le bureau de Monsieur Chapoutot, un des petits chefs du service de l'Etat Civil, mais j'aimerais bien ne pas avoir à attendre lundi pour l'avoir...

- Je vois. Ecoute, il faut que je l'appelle, mais je pense qu'elle pourra sans trop de problème et discrètement rendre le service public plus efficace, en quelque sorte, en te fournissant ce document deux jours plus tôt !

- Et elle quitte quand du travail, ta femme ?

- Dans une heure et demie.

- OK. Tu peux lui dire que je l'attendrai à l'arrière de la mairie, devant la Caisse d'Epargne ?

- Entendu.

- Et merci ! Salut. »

Une heure et demie. Juste le temps de rappeler le journal pour faire

le point avec eux : comme on a tout le week-end devant nous, on attendra demain midi pour décider de la teneur de l'angle du prochain article. Et le temps aussi de souffler un peu, en écoutant, pas fort, la réédition de l'album des Young Marble Giants, « Colossal youth ». ? Est-ce que je suis à la recherche de Mr Right ? Et est-ce le « Final day » ??

A l'heure dite, je suis de retour à l'Hôtel de Ville, mais à l'arrière cette fois, rue de la Grosse Ecritoire. Je me poste dans l'encoignure d'une porte, et je regarde défiler la petite partie du personnel municipal qui travaillait aujourd'hui. Jusqu'à ce qu'arrive Josiane, la femme de Jean-Paul. On s'embrasse, on se demande comment ça va, et on échange quelques mots de plus. Mais je suis pressé, et elle aussi, alors très vite elle me passe discrètement l'enveloppe qu'elle a récupérée pour moi.

Dès que Josiane est partie, je m'éloigne un peu, en direction de la rue du Temple et de la place Léon Bourgeois, et je rentre dans la première cabine téléphonique libre.

J'ouvre l'enveloppe, et je vérifie que les informations qu'elle contient sont conformes à ce que je m'attendais à y trouver. Puis j'appelle les renseignements, et je demande le numéro de téléphone personnel de Falot. Comme beaucoup d'hommes politiques, il n'était pas en liste rouge. Un moyen à bon compte de rester proche du peuple, même si je ne serais pas étonné qu'il ait une autre ligne personnelle plus confidentielle.

J'appelle sa veuve aussitôt, les tripes nouées car ce que j'ai à lui dire et à exiger d'elle n'est pas facile, quelques heures seulement après la mort de son mari. Mais j'ai des biscuits, et j'obtiens très vite de pouvoir la rencontrer, tout de suite, chez elle.

Les Falot habitent tout près d'ici, rue de Savoye, une rue au-delà du boulevard Lundy, par rapport à l'endroit où je me trouve maintenant. En chemin, je pense à cette pauvre femme que je vais rencontrer. La seule fois de sa vie qu'elle a été mise en avant, c'est lors de l'inauguration des nouvelles cloches de l'église Saint-Jacques. Conformément à une tradition multiséculaire, les deux nouvelles cloches avaient été baptisées du prénom de l'épouse de l'architecte maître d'œuvre du chantier et de l'épouse du maire, soit Joséphine pour Mme Falot. Car le maire élu du peuple a remplacé dans la tradition le seigneur de droit divin du Moyen Âge, un peu comme si la Révolution et la séparation de l'église et de l'Etat n'avaient servi à rien. Ça m'avait fait hurler au moment du baptême des cloches, mais ça me paraît un détail aujourd'hui.

Le quartier de la rue de Savoye est partagé entre le siège de grosses maisons de Champagne, comme Krug et Mumm, et des rues

résidentielles, dont certaines sont pavées, avec des maisons bourgeoises aux portes d'entrée à poignées de cuivre, qui abritent encore des employées de maison chargées, entre autres, de faire briller chaque matin ces poignées de cuivre. La maison des Falot se situe dans la partie résidentielle de la rue, mais elle est discrète, et même modeste. Il n'y a pas de poignée de cuivre sur la porte quand je sonne, et je parierais aussi que les Falot n'ont jamais eu d'employés de maison à plein temps.

C'est d'ailleurs Mme Falot qui m'ouvre. L'intérieur de la maison ne me surprend pas. Très années 50, avec un vestiaire avec patères et miroir dans l'entrée, quelques tableaux et des photos au mur du salon au parquet ciré où elle m'a invité à entrer (des photos de famille, mais aussi les heures de gloire de Falot, en tenue de cérémonie, à l'assemblée ou à la mairie). Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil pour voir si je devais mettre des patins...

Elle est effondrée, et je préférerais être n'importe où sauf ici. Heureusement, comme je l'imaginai, Mme Falot est au courant du secret de son mari, ce qui me facilite quand même sacrément les choses. Ce qui la désespère le plus, c'est que ce secret soit découvert maintenant, au moment où on aurait pu l'enfermer tranquillement avec son mari dans sa tombe. Je la rassure en lui expliquant que, journaliste ou pas, je n'ai aucune intention de dévoiler ce secret si elle respecte certaines conditions. Nous discutons un moment des modalités, et quand je ressors, je me sens libéré d'un grand poids.

Ceci étant réglé, il me reste à voir Mikaël et je pense que je pourrai envisager de rentrer chez moi, sans même attendre les résultats de l'autopsie de Falot, qui ne devraient pas apporter d'informations bouleversantes.

Je rejoins la place du Forum, puis la place Royale, et je me dirige vers chez Largeron. A part qu'on est pendant midi, et qu'évidemment la librairie est fermée. J'enrage, mais c'est mon jour de chance car, arrivé place du Théâtre, je tombe sur Léna et une de ses amies ou collègues qui avalent un sandwich à la terrasse d'un café. Je devrais peut-être même me précipiter dans un bureau de tabac pour acheter un ticket de loterie puisque, en me voyant, la copine, qui a sûrement entendu parler de moi, se souvient qu'elle a une course à faire et nous laisse tous les deux.

Elle porte une de ces tenues dont elle a le secret, jean serré et petit pull (je préfère ne pas penser pour l'instant à ses tenues de travail d'été, sages mais surtout pas trop, dont je garde un souvenir ému). Elle a surtout sa pêche et son énergie habituelles. Si elle pouvait emballer ça et le vendre en magasin, elle ferait sûrement fortune. On discute un

moment, quasiment jusqu'à l'heure de l'ouverture de la librairie. On parle un peu de musique, à un moment. Je mentionne la chanson « Léna » de WC3. Elle en connaît une autre, qu'elle me conseille d'aller écouter sur une intégrale de Bobby Lapointe. Ensuite, je la raccompagne jusqu'à la porte de chez Largeron, avec un peu le sentiment de revivre mes années de lycée, quand j'accompagnais mes petites amies à leurs salles de classe.

Etonnamment, en repartant, j'ai l'impression qu'il fait d'un seul coup très beau, et je siffle le « Wouldn't it be nice » des Beach Boys !

Je me dirige vers mon hôtel. Il faut que je vois Mikaël avant de repartir, mais comme je tombe sur lui à chaque coin de rue depuis que je suis arrivé à Reims, je me dis qu'il ne faut surtout pas que je mette à sa recherche, sinon je vais tout faire foirer.

Et j'ai bien raison. J'en suis à chantonner « Hang on to your ego », en hésitant entre les différentes versions des paroles comme à chaque fois (« I know there's an answer », voire même « Let go of your libido », qui est peut-être plus approprié pour l'instant), quand, dans l'une des galeries commerçantes qui donne sur la rue de Vesle, pile à l'endroit où se trouvait le magasin de disques Chorus dans les années 80, je vois arriver Mikaël en face de moi, en rollers aujourd'hui.

Je lui annonce mon très prochain départ, et je lui propose de me raccompagner à l'hôtel, puisque je dois toujours lui rendre son vélo.

Mais j'ai encore des révélations difficiles à faire aujourd'hui. En chemin, je lui propose qu'on s'arrête boire un coup au bar du Baron, un hôtel-restaurant de la rue de Vesle.

Après le domicile des Falot, on reste ici encore dans les années 50-60, avec le sol carrelé, les piliers de bar à l'apéro, le plat du jour en brasserie, et les chambres au-dessus qui n'ont pas été refaites depuis cette époque.

Pour faire bonne mesure dans le style rétro, je commande un diabololo, et Mikaël un demi. Puis il faut bien que je me lance dans les explications, et je lui explique ce que j'ai fait ces derniers jours comme démarches, et surtout les découvertes que j'ai faites. Le choc est rude, bien sûr, et pour aider à le faire passer, nous discutons un long moment, notamment des quelques souvenirs de Mikaël, tout en commandant et en mangeant le plat du jour, du lapin aux pruneaux.

Mais tout ça concerne avant tout le passé, et une des choses positives pour le futur, c'est que je peux maintenant lui assurer qu'il ne devrait pas avoir de problèmes matériels. Il aura bientôt un appartement plus grand, et une légère augmentation de son allocation mensuelle. Le directeur du C.C.A.S. restera son correspondant, et il pourra s'adresser à lui en cas de pépin. Et si ça ne suffit pas, je lui donne toutes mes

coordonnées à Paris.

Arrivés à l'hôtel, on attend que la personne de permanence à la réception soit libre pour nous emmener dans le garage récupérer le vélo de Mikaël. Je lui demande s'il veut que je reste avec lui encore au moins aujourd'hui, le temps d'intégrer un peu tout ça, mais il me dit que ça ira, et je sens qu'il ne ment pas. Il a peut-être aussi un peu besoin d'être tout seul. Nous nous disons donc au revoir, et cette fois-ci par les deux épaules qu'il me prend pour me serrer, et, avec ses rollers, je me sens tout petit !

Pendant que je range mes affaires, je reprends mon répertoire des Beach Boys, mâtinés de Spector, avec « And then I kissed her », puis je paie ma note et je me dirige vers la gare.

J'ai un peu plus d'une heure à attendre avant le départ de mon train. J'en profite pour faire une excursion sociologique au « Bois debout » et y boire un café. Il n'y a pas de tourniquet avec des œufs durs sur le comptoir, mais à mon avis il y en avait encore un il n'y a pas longtemps !

En sortant, je tombe sur un touriste, hollandais d'après l'autocollant sur les sacoches de son vélo, assis par terre en cuissardes en train de récupérer de ses efforts. Son vélo, avec ses cinquante kilos de bagages au moins, est tout près, appuyé contre une sucette publicitaire Decaux. Le pauvre me demande, en anglais, l'itinéraire pour se rendre au camping. Il me faut un certain temps pour lui faire comprendre et admettre que, dans une grande ville comme Reims, on a le choix pour l'hébergement entre l'hôtel et faire vingt kilomètres pour aller au camping de Val de Vesle. Pas d'auberge de jeunesse, et plus de camping municipal depuis que Mme Gruyère, chargée à l'époque du dossier, a décidé que l'ancien camping, situé en zone industrielle, coûterait trop cher à rénover et à mettre aux normes, et qu'il fallait mieux favoriser le développement de l'activité hôtelière en le fermant. Et tant pis pour les belges, les anglais, les allemands et les hollandais, nombreux par ici sur la route du Sud, qui ont le tort de pratiquer encore beaucoup le camping.

Mon train finit par arriver, en provenance de Charleville-Mézières. Ce n'est pas le « train 2110 » de Brigitte Fontaine, mais ça fera l'affaire. Et tiens, j'ai finalement trouvé la référence d'une chanson qui parle de train ET de Reims... !

En après-midi comme ça, le train est quasiment vide, et je m'installe au milieu d'une voiture, là où quatre sièges se font face, séparés par une petite table qui me sera utile pour travailler.

Très vite, le train part. Je ne sens aucune émotion particulière. Ces derniers jours ont été très animés, plus que prévu, mais là je suis encore en plein dedans, et j'aurai sans doute besoin d'un peu de temps pour décompresser et réaliser tout ce qui s'est passé.

Par la fenêtre, je vois passer l'ancien siège de Goulet-Turpin (c'est à partir de Reims que les magasins d'alimentation à succursales multiples se sont développés au 19^e siècle), puis le Centre des Congrès. C'est un énorme bâtiment sombre, qui chevauche l'avenue qui longe le canal. C'est aussi la réalisation de son premier mandat dont Falot était le plus fier, et c'est Gruyère, avec l'office de tourisme, qui était chargée de faire tourner la machine : développer l'accueil de congrès nationaux et internationaux, à moins de deux heures de Paris, incluant la visite de la Cathédrale, un dîner au champagne dans une grande maison et une visite de cave.

Falot, Gruyère. J'ai beau être en train de quitter Reims à bonne vitesse, je ne m'en sortirai pas comme ça. Autant accélérer les choses et me mettre à la préparation de mon dernier article sur le sujet. Je sors un bloc, et je commence à mettre mes idées en place.

Au bout du compte, toute cette histoire est assez typiquement rémoise. Avec les morts suspectes coup sur coup de deux dirigeants municipaux, on a pu croire un moment qu'il se passait quelque chose d'un peu exceptionnel, mais à terme il ne devrait pas rester grand chose de tout ça.

Pour Gruyère, pas de mystère dans cette malheureuse affaire. Un accident dont on aurait à peine parlé si Siniac et Furlan avaient tout de suite appelé le SAMU ou les flics au lieu d'aller se promener rue Havé. Gruyère est peut-être juste coupable d'avoir voulu continuer à vivre comme si elle ne devait jamais vieillir, comme si le temps ne passait pas.

La mort de Gruyère et celle de Falot ne sont pas directement liées, mais il serait bien sûr faux de dire qu'il n'y a aucun lien de cause à effet entre les deux. Le choc a dû être rude pour Falot, car c'est l'amour de sa vie, visiblement, qu'il a perdu aussi soudainement. Car leur histoire ne remonte pas à ces dix-douze dernières années, comme on a pu le croire,

quand Falot est devenu maire, avec une certaine Gruyère comme conseillère municipale issue du milieu associatif sur sa liste. Non, ils se connaissaient déjà dans les années 60, quand Marie-Hélène Gruyère était célibataire, employée comme guichetière aux P.T.T. Elle a eu un enfant à cette époque, déclaré comme étant de père inconnu à l'Etat civil.

Ça, je l'ai appris en consultant l'extrait d'acte de naissance de Mikaël, car c'est lui le fils de Marie-Hélène Gruyère. Quelques semaines plus tard, peut-être pris de remords, le père de Mikaël s'est fait connaître auprès de l'Etat civil, ce qui fait l'objet d'une mention complémentaire sur l'acte. Il s'agissait d'Armand Falot, bien sûr.

Dans un monde parfait, ou dans un conte de fées, c'est au moment de cette reconnaissance d'enfant que tout se serait arrangé. Les parents, un temps séparés, se réconcilient et élèvent ensemble leur enfant.

Mais c'est le contraire qui s'est passé à la suite de la démarche d'Armand Falot. Et ça, je l'ai appris de Madame Falot tout à l'heure. Car, si Falot était encore célibataire à l'époque, son père, député et adjoint au maire, le préparait pour qu'il puisse lui succéder quand il se retirerait. Après la reconnaissance de l'enfant, Falot père a vite été mis au courant des frasques de son fils, et il a pris les choses en main, pour éviter de voir la carrière politique de son fils ruinée par un scandale de ce genre. Il a interdit à son fils de revoir Gruyère, a avancé d'un an ou deux la date du mariage, prévu de longue date, avec Joséphine, et il l'a expédié à Paris avec épouse et bagages après lui avoir trouvé un poste d'attaché parlementaire auprès d'un copain député UDR. Comme ça, il a fait d'une pierre deux coups : il éloignait Armand de Reims et du risque d'un scandale, et il lui permettait de parfaire son apprentissage de la vie politique.

Gruyère n'est pas restée à Reims non plus. Elle a très vite rencontré son futur mari, lors d'un voyage, et s'est installée avec lui dans sa ville d'origine, à Perpignan. L'enfant, lui, est resté à Reims. Soit que Gruyère n'en ait jamais révélé l'existence à son mari, soit que celui-ci ait refusé qu'il vive avec eux. Il a été confié à la D.D.A.S.S., qui l'a placé dans une famille, les Mutigné. Avant les deux ans de l'enfant, les Mutigné l'ont adopté et lui ont donné leur nom – ça aussi ça figurait sur l'extrait d'acte de naissance - et il n'a jamais revu ses parents.

C'est bien plus tard, dans les années 80, que Falot et Gruyère se sont retrouvés. Lui, déjà député, allait se lancer à la conquête de la mairie. Elle, divorcée, était revenue dans la ville de ses parents pour retomber sur ses pieds.

Apparemment, ni Gruyère ni Falot n'ont jamais essayé de reprendre contact avec Mikaël. Ils ne s'en sont pas complètement désintéressés non plus, puisqu'ils ont fait en sorte de lui assurer un train de vie

correct, via ses parents adoptifs dans un premier temps, puis avec une pension dispensée par le C.C.A.S. après leur décès.

Pour Mikaël, c'est d'autant plus dur qu'il avait fait le choix, plus ou moins conscient, de ne pas faire de recherches sur ses origines. Pourtant, il aurait trouvé des réponses aussi vite que moi car, bizarrement, malgré la peur du scandale qui les étreignait, les Falot père et fils n'ont jamais tenté de dissimuler les informations concernant la paternité d'Armand.

Mais même des années après, Falot devait toujours être habité par cette peur du scandale. Ebranlé par la mort de Gruyère, il a sans doute cru voir son monde s'effondrer sous ses pieds quand, d'une manière ou d'une autre, il a été mis au courant des démarches que Mikaël et moi avons effectuées. Pourtant, visiblement, de nombreuses personnes étaient au courant de ce secret, à la mairie et au C.C.A.S. au moins, parmi celles qui ont accès à l'Etat Civil et celles qui s'occupaient des paiements à Mikaël. Mais là, c'était son fils qui était sur sa trace. Ceci explique peut-être cela.

Par contre, je ne comprends toujours pas pourquoi il a choisi spécifiquement la tour des Chatillons pour le grand saut. C'est l'une des tours les plus hautes de Reims, certes, mais peut-être a-t-il tout simplement voulu, au moment de quitter le navire, en rajouter une couche pour charger Nicolas Milla, qu'il croyait peut-être quand même plus ou moins responsable de la mort de Gruyère ?

Cette lamentable histoire a donc tué deux personnes, et Mikaël s'est retrouvé orphelin de mère puis de père coup sur coup en quelques jours. Par contre, je me suis mis d'accord avec Mme Falot pour que, même si la discrétion continue de régner, Mikaël ne soit pas lésé au moment de la liquidation de la succession Falot et que sa tranquillité financière soit assurée.

Je pose mon crayon, et je fais quelques mouvements de jambes pour les détendre. C'est bien beau tout ça, mais les rares infos inédites que je possède sont justement celles que je ne veux pas divulguer. Ça ne va pas me faciliter la tâche pour mon article !

Je jette un coup d'œil par la fenêtre : les dernières vignes de Champagne se referment en entonnoir sur un tunnel dans lequel nous allons nous engouffrer. Derrière il y a l'Île-de-France et Paris.

Chaque claquement de roues du train sur le rail m'éloigne de Léna, mais je ne suis pas triste, car chaque minute qui passe me rapproche un peu de notre prochaine rencontre. Nous avons prévu de nous rencontrer demain soir à Paris. Et j'espère refaire ce court trajet d'une heure et demie régulièrement ces prochains temps. A moins que... Il y a tant de librairies où l'on peut travailler à Paris...

Générique

L'Ange au soupir

Dédié à tous ceux qui vivent ou ont vécu heureux à Reims.
Merci à Philippe R. pour ses conseils et ses encouragements.
Merci à Ethan Benatan.

Photo de couverture : vue touristique de la Cathédrale de Reims, prise vers 1914-1918.

Bande sonore :

Lee Perry « Arkology » (Island)

WC3 « Moderne musique » (CBS)

Jonathan Richman « Roadrunner » (Castle)

Dogbowl « The best of Dogbowl volume 2 » (62TV)

Dogbowl « Cigars, guitars and topless bars » (Lithium)

Elvis Costello « This year's model » (Demon)

Kevin Ayers « Whatever she brings swesing » (Harvest)

Kevin Ayers « The Kevin Ayers collection »

Young Marble Giants « Colossal youth » (Les disques du Crépuscule)

Les Boum Bomo's « 1997-1997 l'intégrale »

The Beach Boys « Pet sounds » (Capitol)

Brigitte Fontaine « Morceaux de choix » (Virgin)

© 2003 Pol Dodu

Publié par Vivonzeureux ! (en attendant la mort) :

vivonzeureux@wanadoo.fr

<http://perso.wanadoo.fr/vivonzeureux>

Cette édition est disponible en téléchargement gratuit à cette adresse :

<http://perso.wanadoo.fr/vivonzeureux/ange>

Toute reproduction est autorisée, voire souhaitée, et gratuite. Il vous est seulement demandé de diffuser ce document dans son intégralité, sans en modifier ni la mise en forme ni le contenu.

Du même auteur et aux mêmes éditions :

« Tu m'as trompette mon amour », disponible en téléchargement gratuit à cette adresse :

<http://perso.wanadoo.fr/vivonzeureux/trompette>